TOUT DOIT DISPARAITRE

Squeeze

NUMÉRO

9

16 TEXTES COURTS

SOMMAIRE

Le petit livre de la jungle

Perrin Langda

un jour
à force de penser qu'à sa pomme
jusque dans ses cellules
l'homme
se mettra à sentir sa chair se décomposer
et il n'en restera plus que des flaques de boue
dans des mégalopoles en ruines
où de grands jardins repousseront

Dix-huit mois à tuer avant moi

Marlène Tissot

Je suis allé retirer un formulaire de demande de suicide. Je l'ai complété avec application, au stylo noir, en appuyant bien fort pour que les trois feuillets soient parfaitement lisibles.

État civil.

Situation familiale et professionnelle.

Motifs de la décision (en cinq lignes maximum).

Date de fin de vie envisagée (où l'on m'explique qu'il pourra m'être demandé de reprogrammer l'évènement en cas de risque manifeste d'engorgement du cimetière de mon district).

Une signature précédée de la mention « *Lu et approuvé* ».

Je n'ai pas coché la petite case tout en bas. Celle qui « *m'engage à ne pas mettre fin à mes jours dans un lieu public ni en usant d'un procédé susceptible de heurter la sensibilité des plus jeunes* ». Qui m'engage également à « *ne pas mettre en danger la vie de mes concitoyens.* »

L'employée tatillonne à laquelle j'ai remis mon dossier a pointé son index fraîchement manucuré :

— Vous avez oublié de cocher la case, Monsieur.

J'ai secoué la tête.

— C'est pour le bien de tous, elle m'a expliqué d'un ton mielleux.

— Le libre arbitre, vous connaissez ? j'ai argué. J'avoue que l'idée de me jeter du haut de la tour HLM où j'habitais me tentait grandement. Pour le prestige du dernier envol. Pour le côté film américain.

Elle a claqué une bulle de chewing-gum en demandant :

— C'est qui cet arbitre ? Il travaille chez nous ?

— Laissez tomber…

— Alors, vous cochez ? elle a insisté.

— Jamais de la vie !

— Oh, pour ce que vous comptez en faire, de votre vie.

Elle était peut-être un peu plus maligne qu'elle n'en avait l'air, finalement. N'empêche, j'étais bien décidé à laisser vide cette foutue case. C'était ma dernière petite liberté. Le caprice du condamné.

L'employée a soupiré en me montrant une pile de paperasses.

— Dans ce cas, votre dossier va devoir passer en Commission. Comme vous pouvez le constater, nous avons beaucoup de candidats en liste d'attente et avec la grève qui se prépare, il faut compter un délai de dix-huit mois minimum avant qu'on valide votre droit au suicide. Vous tiendrez le coup jusque-là ?

J'ai hésité un instant.

Elle a senti la brèche et s'y est engouffrée.

— En revanche, si vous cochez la case, d'ici trois jours le service de validation vous envoie son accord par SMS.

Je tremblais un peu. Elle a continué.

— Trois jours au lieu de dix-huit mois, c'est pas rien ! Le temps de passer acheter des somnifères ou une corde et vous y êtes, adieu les soucis, bonjour le paradis.

Inutile de lui dire que je ne croyais pas à tout ce folklore qu'on nous balance à la télé entre une pub pour les céréales enrichies aux

hormones de croissance et une autre pour les lessives aux micro-particules intelligentes.

J'ai coché la case. Elle m'a souri comme le ferait une mère fière des exploits de son rejeton. J'ai toujours été un faible. En sortant, je suis passé à la pharmacie. Trois jours…

Roundup

Marlène Tissot

Elle caresse du bout de l'orteil la moquette tondue.

Il y a trop de poils, beaucoup trop de poils sur ses mollets. Elle les rebrousse du plat de la main. Comment ont-ils fait pour pousser aussi vite ? Penser à désherber. Les aisselles aussi. Les sourcils. La moustache.

D'où vient ce putain de besoin d'être lisse ?

Elle aimerait pouvoir défricher dans sa tête. Déraciner les mauvaises pensées envahissant les plates-bandes de la raison. C'est quoi exactement la raison ?

Elle se trouve plutôt raisonnable en y songeant. Elle a juste peur de tout. Peur de l'air qu'elle respire et des regards. Peur des trucs qu'elle bouffe qui vont finir par lui filer le cancer. Peur de perdre un jour le boulot qu'elle n'arrive pas à trouver. Peur de ce qu'elle voit à la télévision et surtout de ce qu'on n'y montre pas. Peur des gens. Peur de pas réussir à fermer sa gueule quand il faudrait, ni l'ouvrir quand elle devrait…

Elle a l'impression de conduire sa vie sans permis, sans papiers, les yeux bandés. Elle appuie sur l'accélérateur en espérant qu'un mur s'approche. Mais elle se retrouve juste en panne sèche au milieu de nulle part. Dans une plaine aride ou même les rêves ne poussent plus.

Elle trouve que le monde sent mauvais. Que tout se barre en couilles.

Faut prendre le mal à la racine. Voilà ce qu'elle se dit.

Elle débouche la bouteille et la vide cul-sec. Un demi-litre de Roundup.

Ça lui réchauffe l'intérieur. Ça lui brûle les tripes. Elle se dissout tout doucement.

Presque en silence. À peine un gargouillis.

Elle n'a plus de poils sur les mollets.

La moquette recommence à pousser.

La place du mort

Christophe Siébert

Je m'appelle Blandine et les connards ont trouvé toutes sortes de rimes pourries avec mon prénom, mais c'est pas eux qui sont assis là où je suis assise, c'est moi et moi seule, c'est pas eux qui filent à travers la nuit dans une voiture volée, c'est moi, c'est pas eux qui sourient, c'est pas eux, c'est moi, c'est pas eux qui se marrent et qui sentent monter l'exta en regardant défiler les arbres à cent dix kilomètres heure, c'est moi, tout ça, c'est moi et c'est pas eux. Moi je ne suis pas dans un canapé merdique, avec une vie merdique, en train de regarder des films de merde pour oublier mon boulot pourri, moi un boulot j'en ai pas, j'ai pas non plus de canapé, pas de télé, d'appart, de mec, je n'ai rien, je ne suis pas comme tous ces connards, j'ai une voiture volée, de la drogue dans mon sang qui cavale à tout berzingue et Sammy à côté de moi, et c'est tout ce dont j'ai besoin pour cette nuit. Je suis assise côté passager et je regarde droit devant. Je regarde la nuit, les arbres défiler, je regarde la départementale et la campagne prise dans les phares. Sammy ne parle pas, il conduit concentré, j'ai envie de le regarder mais je ne le regarde pas, ça n'est pas le moment. Il est sérieux comme un pape, c'est un héros de film, c'est un héros de jeu vidéo, beau et tout entier dédié à sa tâche. Je ne sais pas où on va. De temps en temps je perçois l'odeur de son parfum, mêlé de sueur

piquante. Lui non plus, il n'a aucune idée de notre destination. On s'en fout, on s'en fout, on va péter le moteur et après on baisera, on s'en payera une tranche, ça ira, ça ira bien comme ça. Par la fenêtre ouverte j'écoute le bruit du moteur, je crie et je n'entends pas le bruit de ma voix, nous allons plus vite que le son, nous sommes dans un putain de vaisseau spatial, nous sommes une foutue comète, nous sommes lancés à travers le néant, nous sommes tirés d'un canon et nous filons, filons, loin de tous les cons.

J'ai vingt-six ans et une grosse poitrine, les mecs aiment souvent se branler contre, moi ça n'est pas ce que je préfère. J'ai vingt-six ans et une grosse poitrine, Blandine a une grosse poitrine, j'ai une grosse poitrine et je ne vois aucun problème à la montrer, tout le monde l'a vue, ma poitrine, tout le monde la connaît, tous ces connards qui disent que je suis conne, que je suis débile, que je suis attardée, tous ces connards l'ont vue, tous ces connards se sont branlés en y pensant.

Je sens la drogue monter, je sens une excitation et une angoisse en même temps. Une main sur ma nuque, chaude, et une autre dans mon ventre.

— Éteins les phares ! je dis à Sammy.

Et nous nous engouffrons dans le noir. Nous nous enfonçons dans la nuit à la vitesse d'un avion à réaction, d'un vaisseau spatial, d'une balle. Je bascule en avant, j'attrape le tableau de bord de toutes mes forces, je souris à la route. L'impression que la route se jette sur moi, que le monde est un vent contraire qui souffle à deux cent kilomètres heure.

— Plus vite, plus vite !

J'écoute le bruit du moteur qui s'emballe, j'écoute le bruit de l'air que nous transperçons. Les vibrations de la voiture dans tout mon corps. Mes tétons durcissent. Nous sommes lancés comme une torpille

et nous n'allons nulle part. Nous allons au bout du monde, nous sortons du monde. Dans le noir qui n'est pas tout à fait noir, à cause de la lune et à cause de la drogue, je perçois des formes. Je vois des fantômes. J'entends même le vent qui essaie de me dire des trucs, mais ma concentration n'est pas assez grande, et puis je pense à des oiseaux. D'abord des oiseaux incroyables. Des Cracoucass. Des oiseaux géants. Et puis des hiboux. Ce serait terrible, de voir un hibou, là. Ce serait incroyable qu'un hibou nous percute. Il apparaîtrait d'un coup, sorti d'entre les arbres, flashé par les phares, les ailes écartées et le bec grand ouvert. Ses yeux affolés, le bruit du choc et Sammy qui panique, la voiture qui part en zigzag pendant quelques secondes, pendant que le sang recouvre ce qui reste du pare-brise et gicle en même temps que des plumes dans l'habitacle, pendant que nos cœurs s'affolent et que nos poumons se vident de leur air, que les pneus crissent, que le ciel tourne comme une toupie au-dessus de nous. Je nous imagine ensuite, la sueur qui commence à sécher dans le froid, en train d'examiner les dégâts, notre cœur qui bat, nos jambes molles, notre cerveau vide, le moteur qui cliquette dans le silence revenu, des plumes qui volent autour de nous comme dans un western.

— Tu aurais envie de moi si j'étais couverte de sang ? Tu aimerais ça, mes nichons tout rouges, dégoulinants ?

Il me regarde et fronce les sourcils.

Couverte de sang rouge sombre et gluant. Couverte de plumes blanches. Sa langue sur mes seins. Ses dents. Ses doigts qui tracent des sillons dans le sang sombre et épais comme du pétrole.

— Va plus vite ! Va toujours plus vite ! Il faut toujours accélérer.

Il rit, il accélère. Il ne parle pas beaucoup. Je me demande ce qui se passe dans sa tête, et je trouve dommage qu'il ne soit pas dans la mienne. J'aimerais quelqu'un dans ma tête. J'aimerais quelqu'un qui

sache avant moi ce que je pense. Est-ce que quelqu'un comme ça pourrait exister ? Est-ce que ça ne foutrait pas la trouille, au bout du compte ?

La lumière plus vive d'un coup me blesse les yeux, me contrarie la montée.

— Pourquoi tu remets les phares ? Éteins les phares ! Ça me donne froid, les phares, j'ai l'impression que mes parents vont débarquer et m'engueuler, j'ai l'impression qu'ils vont me punir, m'enfermer dans ma chambre.

— Il y a un village. Tu te sens comment ? Ça va ?

— Ça monte. J'ai des fourmis partout. C'est cool.

— Tu peux me rouler un pétard ? J'ai envie de fumer. Y a tout ce qu'il faut dans ma veste.

— Attends. Attends un peu. J'ai envie de faire quelque chose, là.

Je me mets à genoux sur le siège. Pieds nus contre le dossier, des frissons qui me remontent jusque dans la nuque, penchée en avant, le visage presque écrasé contre le pare-brise, cramponnée au tableau de bord, j'écarquille les yeux. Je voudrais ne jamais plus les fermer. Je vois tous les détails dehors, tous les détails saisis par les phares, qui foncent vers moi. J'ai la bouche ouverte, la bouche grande ouverte, je pourrais tout avaler, avaler tout le décor, le monde entier, je mouille, j'ai les tétons durcis.

— Fonce, fonce ! Ne t'arrête jamais !

Il pousse un cri un peu sauvage qui l'espace d'un instant me coupe de ma montée, mais ça va mieux aussitôt, et écrase l'accélérateur. Le bruit de sa voix, le bruit du moteur qui s'emballe, pénètrent directement dans ma moelle épinière, foncent au cerveau et m'allument tous les neurones. Tous mes muscles en prennent pour leur grade, tous bandés, tendus, caressés par un courant de chaleur. J'avale

une grosse goulée d'air et l'électricité crépite au bout de mes doigts et nous traversons le village comme une bombe. L'exta fonce à travers mes veines, mes nerfs, mes synapses à la même vitesse, j'ai l'impression d'être nyctalope et d'entendre la moindre nuance sonore, le moteur, les grognements de joie de Sammy, les pneus sur le goudron, le skaï des sièges, une putain de symphonie et tout s'accorde pour me faire jouir le cerveau. Les maisons saisies par les phares, c'est d'une beauté qui me coupe le souffle. Tout est plat et lumineux comme un décor de théâtre. Tout est mystérieux et poétique. J'ai envie de voler, de traverser le toit et de foncer comme Superman. J'ai envie de faire quinze fois le tour de la Terre en trente secondes. J'ai envie de sauter sur Sammy et de le baiser à mort pendant que la voiture fonce dans le vide sans jamais rien rencontrer que le ciel noir et les étoiles. D'un coup je me demande à quoi ressemble sa bite, à lui, et quel goût elle peut avoir. Le sang dans mon corps cavale, cavale, aussi vite que cette putain de voiture, et en quelques secondes le village n'est plus qu'un souvenir. L'excitation retombe un petit peu, je sens toute l'électricité refluer de mon corps, revenir au centre, au cerveau, aux reins, au ventre, je suis un vaisseau en train de quitter l'hyper-lumière.

On retrouve la route, le noir, la campagne, les arbres qui sont alignés le long de la route. Je souffle lentement. Je suis hypnotisée par la régularité et la profondeur de mon souffle, j'adore ce son, il se mélange bien avec le bruit du moteur et le décor. je caresse le siège du bout des doigts, et puis de la paume, sensations terribles. Sammy éteint les phares, ralentit, roule moins vite. Il a raison, il a bien fait. Ça me fait redescendre encore un peu, juste ce qu'il faut, juste assez pour être bien, vraiment bien. Il tourne la tête vers moi et sourit, il va pour parler mais d'un regard je lui fais comprendre que j'ai compris et que ce n'est pas la peine de parler, qu'il ne faut pas parler.

Me pencher en arrière pour choper sa veste, sensation extrême, ça aussi, comme si la grande roue partait à l'envers dans toutes les dimensions à la fois.

Je mets au moins dix minutes à rouler le joint. La flamme du briquet me crispe un peu mais ça ne dure pas longtemps, et puis l'odeur du shit que j'effrite m'apaise. Ça va. Je suis bien. Je suis bien. Je suis coupée de tout, du futur, du passé, je suis même coupée du présent, je crois. J'ai les mâchoires serrées, les yeux comme des soucoupes, je transpire. J'ai les mains moites, ça rend pas l'opération roulage très évidente. Quand c'est terminé je le lui tends et ensuite je me laisse aller, je me laisse glisser le long du siège, le faux cuir me caresse le dos et j'ai l'impression que ça dure des heures, que je descends et remonte le long d'un toboggan, j'ai la tête renversée et je regarde le plafond, à la périphérie de mon regard j'ai juste ce qu'il faut de mouvement, de route, d'arbre, de temps en temps je bouge les yeux et je vais dans le ciel, tout au fond. J'ai l'impression que plus rien ne bouge, que plus rien n'avance, que nous sommes dans une stase infinie, animée de vibrations, de douceur, j'éprouve une extase molle et je sens aussi revenir les pensées, je crois que je suis en train de descendre, j'hésite à reprendre un cacheton mais je ne veux pas baiser en étant trop perchée.

Je ferme les yeux un moment, je les rouvre, le ciel est toujours pareil, toujours noir. J'ai vingt-six ans et le ciel n'a jamais, jamais changé en vingt-six ans. Tous ces connards, ils ne m'aiment pas, ils ne m'ont jamais aimée. Ça fait vingt-six ans qu'ils me prennent pour une gourde qui ne comprend rien, pour une salope, pour une tordue. Ça fait vingt-six ans qu'ils bandent tous pour moi, les jeunes, les vieux, les moches, les canons, tous, qu'ils bandent et qu'ils me méprisent, à croire que ça les dévalorise ces connards d'avoir la trique pour moi, et

c'est pas maintenant que ça va s'arranger.

Sammy me tend le pétard, je décline d'un mouvement de la tête tellement doux que je ne suis pas sûr qu'il a vraiment eu lieu. Tous mes muscles sont tellement, tellement au repos, massés simplement par les vibrations de la voiture. Au moindre micro-mouvement que je fais, je sens l'air qui résiste, qui s'enfonce comme une matière molle et élastique, douce. Les étoiles ne bougent plus, le ciel ne bouge plus. Je me demande depuis combien de temps nous sommes arrêtés. Je ne suis même pas certaine que nous soyons arrêtés, en fait, mais un coup d'œil sur la gauche me le confirme, Sammy n'a plus les mains sur le volant.

— Ça va ? Tu vas bien ?

Je hoche la tête et je fais un sourire mais mon corps est tellement apaisé que je ne suis même pas sûre que ça se voie. Je ne peux bouger qu'en pensée, mon corps est inerte et tellement bien, je n'ai pas envie de parler, je respire l'odeur du pétard, je regarde les volutes de fumée remplir l'habitacle et dessiner des formes éphémères et belles. J'ai les mâchoires qui se serrent, j'ai soif, mais en cet instant précis je suis absolument, absolument incapable de faire un truc aussi compliqué et violent que boire de l'eau froide.

Vingt-six ans qu'ils me prennent tous pour la dernière des putes, la dernière des connasses, et voilà que je viens de leur porter le coup de grâce. Non, ça ne va pas s'arranger maintenant. Ça ne va plus jamais s'arranger, plus jamais. Mais ça n'est pas comme si je voulais que ça s'arrange, de toute manière. Ça n'est pas comme si je voulais faire amende honorable. Ça n'est pas comme si je voulais un tel truc. Je ne veux plus rien d'eux, je ne veux plus rien à voir avec eux, tout ce que je veux c'est qu'on reparte bientôt.

J'entends le cri d'un oiseau de proie. Un cri bref, aigu, je ferme les yeux un instant. Mes pensées sont un peu plus claires, je me sens un

peu moins perchée, je me demande quelle heure il est, depuis combien de temps on roule, si nous sommes loin. Et puis je me demande loin par rapport à quoi et ça me fait rire. En tout cas il fait encore nuit.

L'explosion du démarreur et l'embrayage me figent un instant et j'ai envie de dire à Sammy d'arrêter ça. Mais passé ce bref moment de stress je retourne à la paix et la voiture avance doucement et le bruit du moteur se stabilise et le ciel bouge à la bonne vitesse. Tout va bien, tout va bien. Je respire normalement. Mes sensations visuelles, tactiles, auditives ne sont plus aussi exacerbées. Je cale mon regard sur le ciel. Les vibrations de la voiture sont toujours aussi bonnes, mais maintenant c'est davantage dans le genre shiatsu que dans le genre expérience cosmique. Je me concentre pour trouver la force de parler.

— Il y a à boire, ici ?

— Non.

D'avoir bougé, parlé, réfléchi, voulu faire quelque chose, utilisé ma conscience, ça relance la drogue et je subis une deuxième montée, moins forte que la première mais comme j'étais déjà assez haut je me retrouve à nouveau à bloc, je suis collée au plafond, ça fait du bien. Je recommence à caresser le siège avec mes paumes. Je recommence à penser aussi, à penser à tous ces connards. Peut-être que je devrais pas, mais j'ai du mal à m'empêcher, je n'ai pas assez de force pour me fermer à quoi que se soit pour l'instant.

Tous ces connards... Tous ces foutus connards... En me concentrant sur la route, sur le moteur, sur les arbres qui défilent, je peux les sentir s'éloigner et ça me fait du bien, ça me fait un bien fou...

(0,0,0)*

Xavier Bonnin

***1 - Coordonnées de l'origine d'un espace à trois dimensions.**

2 - Chacune des composantes du noir dans le format de codage des couleurs RVB.

à Frédérick C. que je ne revois plus

I

L'appartement est au quatrième étage.

On y accède par un escalier à colimaçon.

L'immeuble, à la façade blanche, penche légèrement vers l'arrière : la menace d'un effondrement est inscrite dans les murs, à une échéance plus ou moins lointaine.

Mes fenêtres donnent côté cour, sur les toits de Paris.

Je déménage en plein cœur de l'été, transportant l'un après l'autre mes cartons de livres, à bout de bras, depuis mon ancien appartement, situé à quelques centaines de mètres de là.

J'ai les muscles noués et douloureux à force de parcourir ce même trajet, puis de monter et de redescendre les marches étroites.

Au troisième étage une vieille femme m'observe, à travers sa porte légèrement entrebâillée.

Ses yeux sont noirs.

Sa peau brune et tannée.

Ses pupilles se confondent avec la couleur de l'iris et donnent à son regard une expression étrange qui fouille et caresse l'âme de vertige.

La porte s'entrouvre et se referme à chacun de mes passages.

Le lendemain, elle est sur le palier : je la découvre entièrement, pour la première fois.

Son visage et ses vêtements typiques indiquent ses origines nord-africaines.

Il y a quelques tatouages le long des ses avant-bras, un autre, sur le front, juste au-dessus de la racine du nez.

L'amie qui me loge a oublié son nom et l'appelle la « vieille berbère ».

Une autre femme, beaucoup plus jeune, se tient à ses côtés – j'apprendrai plus tard qu'il ne s'agit pas d'une parente, comme je l'avais d'abord imaginé, mais d'une auxiliaire de vie – et m'interroge, pleine d'appréhension : je confirme que je m'installe bien un étage plus haut, sans donner davantage de précisions.

Les appartements se vendent à la découpe dans tout l'édifice.

Une fois leur bail expiré, les gens partent, les uns à la suite des autres.

Les nouveaux propriétaires réaménagent les intérieurs vétustes pour les louer au prix fort.

À cause de cette sorte d'épidémie, l'immeuble change peu à peu de visage.

Le bruit des travaux résonne, chaque matin, à l'intérieur de la cour, délimitée par deux bâtiments de hauteur différente.

On voit des ouvriers maghrébins, égyptiens, polonais, des échafaudages aussi de part et d'autre.

La poudre s'échappe par nuages légers des sacs de plâtre transportés à dos d'homme et recouvre chaque jour les marches d'une mince pellicule blanchâtre dans laquelle mes pas s'inscrivent.

Je m'installe dans mon logement temporaire : le long du mur qui penche, recouvert de tapisserie en toile blanche, je range mes livres.

Leur alignement dissimule la faille qui se creuse chaque jour imperceptiblement.

Tout près, la petite écritoire où je travaille, arrimé à ma plume.

Je l'entends crier dès le petit matin : je sors lentement d'une nappe de sommeil aux premières heures du jour, comme ramené à l'existence par ces appels qu'elle lance puissamment dans sa langue d'ailleurs.

Ils me parviennent étouffés par le plancher.

Je me lève, je me dirige vers l'entrée, j'entrouvre discrètement ma porte et je la regarde.

Elle est debout sur le palier, toujours vêtue des mêmes vêtements traditionnels, répétant sans cesse la même litanie, parfois durant des heures.

Suivent ensuite l'hébétude et le silence : sa présence est alors à peine perceptible. Elle descend juste – une fois par jour, au moins – les quelques marches qui la séparent des toilettes mises à sa seule

disposition, entre le deuxième et le troisième étage.

À ce moment-là, comme elle laisse sa porte d'entrée entrouverte, je peux apercevoir l'intérieur étonnamment vide de son appartement.

Une odeur d'épices s'échappe d'un énorme fait-tout posé sur un trépied à gaz, placé au centre du plan de travail, dans sa cuisine.

Le jour se déroule ensuite, ponctué par le bruit du marteau-piqueur, sur les dalles du sol en béton de la cour intérieure que l'on réaménage.

Puis contre la façade, dont la surface est mise à nue : la lumière grise frappe à nouveau les pierres enfouies, compactées les unes aux autres, jaunies, rongées par le salpêtre. Des monceaux de gravats, chargés dans les brouettes poussées à bout de bras, sont reversés dans des sacs en plastique maillé qui s'alignent peu à peu, les uns à la suite des autres, le long du trottoir, à l'entrée de l'immeuble.

Le son mat du crépi plaqué sur les murs résonne, la truelle qui lisse l'enduit, le raclement des gravillons sur le platoir et la taloche.

Plus tard, une scie découpe des planches en contreplaqué.

Les ouvriers fixent une à une les lattes de parquet sur le sol, à coups de marteau.

Cela traverse les murs, remonte à travers la cage d'escalier, passe par dessous la porte, monte lentement et se dissipe comme une fragrance jusqu'au silence qui suit, chaque soir, après dix-huit heures.

Elle doit sentir le monde vaciller autour d'elle, le sol prêt à se dérober, la promesse d'un départ irrévocable, à une échéance inconnue.

Ses cris de terreur redoublent.

Sous ses pieds, le sol tremble, à cause des cloisons arrachées quelques mètres plus bas.

Elle essaie de couvrir les résonances avec sa voix, hurle de plus en plus fort, expulsant l'air hors des ses poumons, de toutes ses forces, jusqu'à l'épuisement au point, j'imagine, de rompre les minuscules vaisseaux qui drainent le sang jusqu'en bordure des frontières poreuses où chair et oxygène se rejoignent.

La salive fait peu à peu remonter le goût du sang à l'intérieur de sa bouche.

Je la vois pliée au-dessus du lavabo, vomissant ses cris, de longs filets d'écume et de bave s'écoulant depuis sa bouche tendue vers l'émail froid et lisse.

Un essoufflement commence à me saisir, générant une angoisse de plus en plus manifeste.

Je suis le gardien muet des souffrances de la vieille femme berbère, de la femme folle de l'étage du dessous.

Jusqu'au jour où un doute m'assaille, à cause de cette autre possibilité qui me vient à l'esprit : peut-être est-elle devenue la cage de résonance de mes propres terreurs, convoquées chaque soir, devant ma table d'écolier, dans l'attente et le vacillement du temps de l'écriture ?

Cette hypothèse me hante et me taraude jusqu'à devenir certitude, vérité nouvelle, commandement inscrit rejoignant le tabernacle de toutes mes convictions profondes, que je remets en jeu chaque jour néanmoins.

Ses propres cris sont devenus le prolongement de mes terreurs intimes.

C’est moi, et moi seulement, qui hurle à travers elle, à travers son corps fragile métamorphosé en porte-voix de l’écho destructeur qui m’assaille, au quotidien.

Le cri, que je croyais avoir emmuré, résonne à présent sous mes pieds et me remonte à la gorge.

Le temps n’a pas encore fait son œuvre.

II

Je suis mort depuis un an et trois mois, assassiné par l’encre originelle d’un message qui a coulé de ton regard aux pupilles noires, jusqu’à mes propres yeux pailletés de vert et de brun.

Je me souviens avoir senti l’abîme sous mes pieds, l’absence de tout support tangible, de tout repère, comme si les forces liantes, maintenant mon corps, commençaient peu à peu à se disjoindre, échappant à tout contrôle manifeste et conscient.

Je t’attendais avec une rare impatience, depuis plus de trois mois, peut-être sans autre volonté particulière que celle d’être là, présent, à tes côtés, partager ainsi du temps pour faire un peu plus ample connaissance.

Jusqu’alors, tu me disais préférer les grandes plages de silence entre nous.

Sans vouloir dissiper ce mystère-là, qui déploie le désir amoureux

jusqu'à en repousser sans cesse l'étendue, j'étais dans l'expectative d'une forme de bonheur radieux que je te promettais : je pensais pouvoir relever quelque chose en toi que je savais effondré, à cause de ce deuil que tu avais un jour évoqué, à demi-mot, sans m'offrir plus de détails.

J'ai commencé à t'écrire, et ceci tout au long de l'été.

J'ai tout imaginé, alors qu'il n'y avait rien à vivre, rien à penser, rien à souscrire, rien à suivre, juste ma propre perdition jusqu'en ses limites extrêmes et j'en prenais bien vite le chemin, sans même m'en rendre compte.

Je te savais dans l'anticipation inquiète de ton propre désir physique et de son devenir : tu pensais qu'il pourrait se révéler moins vif, à force de correspondance échangée et de la tendresse résultante que tu disais éprouver pour moi chaque jour davantage.

C'était pourtant toi – et toi seulement – qui avait amorcé le premier geste de ce que je croyais être la marque d'une affection naissante, au cours de nos dernières rencontres.

Tout cela n'était qu'un temps que tu prenais, comme celui que s'octroie le chasseur gardant sa proie dans son champ de visée, avant de lancer sur elle l'un de ses redoutables projectiles.

C'est arrivé.

Je reçus d'abord un message dans lequel tu me demandais simplement si j'étais libre, une semaine avant la date de ton arrivée prévue.

J'étais disponible, fou de joie aussi.

Tu es venu, tête baissée devant ta future victime, alors que j'aurais pu moi-même ne jamais relever le regard vers toi, tant l'émotion me submergeait, après trois mois d'attente et d'espérance.

Passant outre ma propre retenue, j’essayais de nous mettre à l’aise.

Je revois encore mes gestes, j’entends mes paroles empruntées, gagnant néanmoins un peu plus d’assurance au fur et à mesure que je réalisais le miracle de ta présence.

J’imagine que je te rendais la tâche plus aisée, et peut-être plus délectable encore, aussi.

Je ne résistais pas non plus à ton désir fougueux et brutal car nos pas nous avaient imperceptiblement, l‘un et l’autre, guidés vers la chambre.

Tu t’assoupis, après l’instant de ta jouissance.

Et puis tu t’es levé.

Tu m’as serré contre toi, après avoir remis lentement l’une après l’autre tes chaussures.

Je t’ai regardé lentement disparaître de ma vue par la fenêtre : tu marchais dans la rue, déjà au téléphone, sans te retourner.

Huit jours plus tard, tu me signifiais par SMS que l’on ne se reverrait plus.

Je me souviens avoir vainement tenté de te joindre.

Toute une soirée.

Puis devant ton silence grandissant, m’être roulé à terre, puis m’être frappé le torse plusieurs fois, comme pour sceller chacun des mots que tu avais inscrits, avec la froideur implacable du prédateur, anéantissant à travers un simple message celui qui s’offrait dans sa toute plénitude irradiante.

C’était donc terminé.

La fin révolue, avant le commencement même.

Mon poing serré se met alors à ébranler sans fin ma cage thoracique, à intervalles réguliers, pour que résonne un deuxième battement, au rythme de ma propre mesure, afin d’étouffer ce cœur qui ne cesse de murmurer ton implacable et grandissante absence.

À chaque coup porté, mes côtes se disjoignent peu à peu, leur craquèlement semble soulever la terre tout entière dans le jaillissement de mes cris de terreur que la douleur et l’incompréhension m’arrachent.

La plaie s’agrandit sans cesse, elle ouvre un abîme de délivrance dans lequel peu à peu je me précipite, et avec moi le monde.

Torse à la peau blanche bleuie, marquée par des taches noires et violettes, jaunes par endroits, striées de rouge aussi, qui sont comme les marques d’un déluge à venir, l’encre de ce message dispersée sur mon épiderme devenu presque incandescent : l’approche de l’étoffe la plus légère me fait serrer les mâchoires.

Je dors nu sur le dos, la respiration lente, entrecoupée par des ruisseaux de larmes.

J’essaie de trouver sans cesse une réponse, qui pourrait justifier, de

loin même, cette mise à l'écart subite, inattendue.

Je voudrais m'enfouir là ou rien ni personne ne pourrait m'atteindre.

Mais mon existence est pour toujours longée par l'abîme stellaire de ton regard noir aux pupilles sombres, bordés bordé de longs cils recourbés : l'expression impavide du prédateur traduit l'inéluctabilité de la mort contre laquelle je ne peux rien et qui me saisit soudainement les entrailles, à cause de l'abandon et du manque grandissant de toi.

Tout doit disparaître.

Tout doit être enseveli, précipité dans le vide sans fin.

Le cri, les coups portés contre moi-même sont des manifestations qui tentent d'éloigner l'approche consciente de ma propre disparition : si je m'entends hurler, si je sens mon corps douloureux et fourbi, c'est que j'existe encore, c'est que je continue de vivre.

III

J'ai cinq ans dans la chambre de mon enfance.

Face à mon lit, l'armoire dont le panneau central est orné d'un miroir rectangulaire. Chaque soir, dans l'obscurité grandissante, ce dernier reflète des ombres mouvantes qui semblent se prolonger à l'infini, lorsque le faisceau lumineux des phares d'une voiture, filtré à travers les volets vermoulus, les balaye, en plein cœur de la nuit.

Derrière le mur contre lequel s'appuie le meuble aux serrures dorées, il y a la pièce qui fait office de poulailler.

L'espace, à l'intérieur, est séparé en deux parties par une cloison fragile.

D'un côté les jeunes volatiles, de l'autre, les adultes.

Dans un des coins, un nid de paille, bordé de briques rouges.

On y trouve également un perchoir sur lequel grimpent dindons et palmipèdes.

Accrochée au mur, une lessiveuse pour l'une des deux canes qui couve sa nichée.

Autant de paires d'yeux, impavides, à travers lesquels ne semble filtrer aucune émotion, ni ressenti particulier : leur vie est seulement faite d'une suite de réflexes immédiats qui ne forment ni maillage, ni trame mémorielle.

Je passe bien entendu des heures à les observer, le jour, depuis ma fenêtre.

Ils me fixent parfois, sans ciller, puis tournent la tête d'un mouvement sec, chassant mon image comme on relèverait subitement une mèche de cheveux.

Et puis l'horreur.

L'horreur qui se produit, sous forme d'un rituel et rythme périodiquement, tous les deux mois environ, le temps de mon enfance.

Ce jour-là, on m'invite à rester dans ma chambre, à laisser faire les adultes, à ne surtout pas venir les déranger.

Très tôt le matin, de grandes bassines d'eau sont placées sur la cuisinière à gaz, dans la pièce principale qui fait office de cuisine et de

salle à manger.

On frotte les couteaux sur la pierre à aiguiser marron grise.

Mes volets restent refermés.

Le chien jappe au dehors : il perçoit l'agitation fébrile, les seaux que l'on déplace, l'odeur du sang séché contenu dans les infimes éclaboussures qui en parsèment la surface, traces du massacre précédent.

Mes deux parents chaussent des bottes souples en caoutchouc.

On tourne la clef forgée dans la serrure de la porte du poulailler.

Une agitation grandissante en résulte car ce n'est pas l'heure habituelle où ceux de la basse-cour sont libérés chaque jour.

On pénètre dans la pièce noire, les volatiles tentent d'échapper à la main de l'homme et s'enfuient de toutes parts.

J'entends des battements d'ailes, suivi d'un hurlement.

L'un d'eux a été pris.

S'il s'agit d'un canard, un premier coup puis un deuxième frappent sa tempe : il faut parfois s'y reprendre à plusieurs fois avant que l'oiseau ne soit complètement assommé.

Les poulets quant à eux, sont maintenus par les pattes, leur tête placée sous une de leur aile repliée : plongés dans une obscurité relative, ils s'apaisent, aussitôt, avant d'être amenés à l'extérieur.

Chaque volatile est déposé l'un après l'autre dans un cône en plastique rouge renversé, fixé à une barre en fonte, à hauteur d'homme.

On leur passe la tête par l'ouverture ménagée à l'une des deux extrémités.

La main aimante qui me berce et me caresse les cheveux saisit ensuite le manche d'un couteau : la pointe effilée perce la peau, le son s'étouffe entre les plumes resserrées, puis la lame tranche la gorge.

L'oiseau se réveille alors.

Son cri de condamné déchire le ciel, fige l'air et le silence aux alentours.

Un filet de sang rouge jaillit et coule pendant quelques minutes, de façon continue, sur l'herbe verte.

Les pattes s'agitent, luttent, pédalent dans le vide, la tête branle, ça en devient presque risible à force de vain désespoir.

Je regarde, caché derrière la niche de Tiburce, le berger allemand, attaché à sa chaîne qui ne cesse de japper.

Je me dis qu'il reste peut-être une chance de survie à l'oiseau mais à chaque effort déployé, ses mouvements se raidissent, inexorablement.

Les hurlements deviennent de plus en plus rauques, le sang commence à se tarir, la mort qui s'approche semble faire résonner les harmoniques d'une voix quasi humaine, saisie entre les cordes vocales sectionnées, sur lesquelles passe le souffle du volatile qui s'époumone lentement.

Le bec largement ouvert se referme alors, la paupière se clôt, la nuque se raidit, la tête se relâche dans le vide.

Cependant, le corps est agité pendant quelques secondes par d'ultimes soubresauts, à cause du réseau de nerfs tendus sur lesquels glisse une dernière étincelle.

Déjà, on apporte la prochaine victime.

La mort est un étouffement au cours duquel il n'est plus possible d'inspirer l'air tout autour.

On doit sentir grandir en soi le monde, on doit se sentir vaste peu à peu, bras tendus, doigts écartés, avec la certitude de pouvoir toucher chacune des extrémités de l'horizon.

On rétrécit peu à peu, la poitrine se fige, l'esprit résiste encore, puis renonce.

On commence à s'éteindre doucement.

Et puis on meurt.

Pour les corps entassés les uns à la suite des autres dans la brouette, l'histoire ne s'arrête pas là.

On les plonge dans l'eau bouillante, afin de leur retirer leur manteau de plumes.

Ces dernières se détachent à pleines poignées, découvrant une surface blanche piquetée comme une peau d'homme ou de femme frissonnante.

Les cadavres s'entassent sur la table couverte d'une toile cirée.

On les passe un à un au-dessus de la flamme bleue du brûleur, afin de faire disparaître toute trace, même infime, de duvet.

Puis, une fois encore, la pointe taille une ouverture, cette fois-ci juste sous le rectum de l'animal.

La main s'engouffre à travers le passage souple et en retire un à un les viscères fumants.

Merveilleuse chaleur révélée, celle de l'intérieur du creux du corps et de la chair de tout mammifère vivant.

Surgissent les intestins, le foie, le gésier toujours rempli de sable et de gravats, les parties génitales, les poumons gorgés de sang, le cœur enfin, encore palpitant.

On les dépose sur du papier journal, que l'on repliera ensuite avant

de les enterrer plus tard sous le tas de fumier.

Le gras tapisse certains organes, un œuf surgit parfois.

Les têtes puis les pattes sont tranchées, chaque corps qui s'aligne entre alors dans l'anonymat, devenant un produit consommable qui pourrait être placé sous la vitrine d'un volailler, rangé parmi tous ses semblables.

On les lave longuement, faisant couler l'eau à travers l'orifice inférieur ménagé dans la chair.

On les sèche ensuite, à l'aide d'un linge en coton blanc, légèrement rêche.

On les dépose les uns à la suite des autres, sur une claie, au bas du frigidaire.

Lorsque six heures se sont écoulées, on les emballe dans un sachet en plastique que l'on referme à l'aide d'une attache nouée, après avoir fait le vide en aspirant l'air avec la bouche.

On s'emplit les poumons de cette odeur de mort, de ce dernier relent de l'animal, de toute son inexistence.

On marque à l'aide d'un feutre la date, la nature et le genre de l'oiseau sacrifié le jour même.

Puis on fait le décompte et on les range dans un des compartiments du congélateur.

Le couvercle hermétique se referme alors : plongés dans la nuit noire et glaciale, maintenue électriquement, les corps se raidissent.

Dans la cuisine, il reste parfois un infime morceau de chair coincé sur le drain de l'évier, trace ultime du massacre.

D'un geste rapide, je fais couler l'eau froide du robinet pour le faire disparaître.



Le Val d'Enfer

Mireille Disdero

« Il y a deux façons de vivre. En se laissant porter sans se poser de questions par le temps qui passe, ou en essayant de comprendre qui l'on est et où on va. La deuxième solution est certainement la moins confortable, mais de loin la plus intéressante. La seule qui vaille, pour moi. »

Mikaël Ollivier, *Tout doit disparaître, Éditions Thierry Magnier 2007*

Lola était partie avec le chat endormi dans ses bras. Trois heures du matin. Une lueur frissonnante accrochée à la lampe du perron.

Elle avait enlevé ses chaussures pour traverser les cinq marches qui couraient vers la nuit, se jetaient dans l'ombre. Mangée de soleil le jour, leur pierre gardait encore les stigmates du bonheur. « Le bonheur, c'est du chagrin qui se repose ». Silence.

Comme un trophée insignifiant, Lola avait posé ses sandales

blanches devant la porte, sur le côté, près d'un pot de géraniums fuchsia.

Dans la nuit, les fleurs comme des lèvres racontaient un parfum ancien. Sa lumière vibrante.

Immobile, Lola était restée là, à les aimer, à les froisser contre sa joue. Pendant quelques instants. Puis elle avait serré le chat, toujours endormi. L'avait laissé, chez lui. Elle s'était redressée très vite, avec mille pages d'images qui partaient maintenant dans le nid du passé, happées par la vitesse de la lumière.

Sous ses pieds, quand elle les avait franchies, les marches tièdes avaient raconté les petites choses, puis le reste.

Lorsqu'elle s'était installée au volant de sa voiture, la portière n'avait pas eu un son, contrairement à d'habitude. Lola avait alors pensé que personne, rien ne savait lui dire adieu. Pas même les objets, pas même la nuit. Elle s'était rendu compte qu'elle pouvait bien partir, mourir, crier, inventer, s'arracher la peau et s'user la voix à hurler, rien ne la retiendrait. Jamais. Lola n'était pas amère, elle portait la vie. L'emportait.

Dans la boîte à gants, au milieu du fouillis, elle avait trouvé un vieux paquet de blondes. Il était enveloppé dans un papier de boulangerie, avec un mot écrit de sa main quelques mois plus tôt : « Si tu recommences, tout doit disparaître et toi avec ». Lola l'avait froissé nerveusement en songeant qu'elle était bien naïve, à l'époque. Un sourire en fumée avait allumé sa première cigarette. Le geste était revenu, comme un rite ancestral. Inspirer… Souffler. La nuit, quelque

part sur le bord des fossés, chantait haut et fort les grillons excités. La sève des arbres. Le vent dans les étoiles. Chaque seconde se posait sur ses épaules avec la délicatesse de l'amour. La vie battait à ses tempes. Les odeurs brûlaient. Noyaient les mots, les pensées. C'était une nuit à aimer, à prendre dans ses bras et à serrer jusqu'à la broyer.

Après des kilomètres à travers la forêt de pins, Lola avait arrêté le moteur. Elle avait besoin de marcher. Pour chercher à comprendre. Il lui fallait savoir. Depuis des mois elle s'était détachée. Doucement, pas à pas. Elle avait défait leurs deux vies liées. Et cette nuit, elle retrouvait surtout les images d'avant. Celles du bonheur. « Le bonheur c'est du chagrin qui se repose ». Silence ! Et le silence avait répondu. Bavard. Cinq mois en arrière, lui. Elle l'aimait tant qu'elle craignait chaque jour qu'il disparaisse... La nuit, si le bébé pleurait, il se levait toujours avant elle. Puis, quand elle avait réussi à se détacher du sommeil, ils partageaient la tendresse et la fatigue, le bébé dans leurs bras mêlés. C'était l'amour. Sûrement. Elle le savait. Et elle avait perdu l'amour. Lui, non. Il était resté pareil. Il avait juste un peu vieilli.

Et cette nuit en effaçant l'été, elle partait pour rien. Elle ne savait pas. Elle cherchait. Tout était devenu compliqué, surtout elle. Le problème se tenait là, dans son alcôve. Les autres, lui surtout, savaient exactement quelle était leur place. Ils avaient des réponses pour à peu près chaque question et ne s'en posaient pas trop. Ils évitaient de fouiller la vie pour en extraire le suc, la fiente et le sang... Ou s'ils le faisaient, c'était du bout des doigts. Sans risque.

Lola avait senti la fraîcheur de la nuit infiltrer sa peau. À petits

coups lancinants. Au bord de la carrière du Val d'Enfer, elle avait allumé sa seconde cigarette. Un bruit dans les fourrés ne l'avait pas dérangée. Son soupir n'avait pas reçu d'écho. Tout était à sa place. La nuit, les arbres, le ciel couleur de conte et la tache blanche de sa voiture plus bas, garée dans la solitude.

Quelque chose dans l'air murmurait maintenant qu'il fallait laisser un message. Un peu comme *Tout doit disparaître*. Ou *Brûlez tout sur votre passage avant le grand saut*… Lola venait de défaire ses cheveux. Le vent les travaillait en douceur. C'était beau. Elle s'était allongée sur les aiguilles de pin. Leur odeur lui faisait une couronne de sensations. Elle les prenait en elle, doucement, les yeux dans les vagues du ciel, un trou noir au bord du cœur.

Puis elle avait jeté sa cigarette à mi-course. Une lueur d'incendie l'avait continuée, sans se presser. Déterminée. Quand elle s'était propagée dans les aiguilles gorgées de sève sèche, Lola n'avait pas bougé. Ensuite, l'odeur rassurante du feu avait réchauffé sa vie. La solitude devenait un feu de bois à partager entre amis, avec la nuit. Elle avait eu envie d'un thé préparé sur les braises. D'une longue discussion pour refaire le monde. Elle avait eu besoin de bras chauds pour la serrer. Des bras brûlants, assoiffés. Des années qu'elle attendait quelque chose qui serait bien plus qu'humain. Des années qu'elle voulait.

Dans le ciel, les vagues commençaient à se teinter d'ocre orange. Les flammes des étoiles léchaient les arbres affolés. Mais Lola n'avait pas peur. Une fumée parfumée, entêtante l'enveloppait doucement, la berçait, l'aidait à s'endormir. Maintenant, elle se sentait entourée,

réchauffée. Le froid plus jamais ne coulerait dans ses veines. Et dans ses yeux accrochés aux étoiles, elle regardait rire un bébé qui apprenait à marcher, en fonçant lentement vers son père. Tout ce que Lola aimait s'écrivait dans le feu du ciel. L'amour n'était pas perdu, jamais. Il apprenait à marcher. Il riait...

Quelques heures plus tard, les canadairs avaient tournoyé longtemps pour arrêter l'incendie qui avait dévoré les Alpilles, les collines de Saint-Rémy et la falaise blanche du Val d'Enfer. On avait mis du temps à identifier la voiture prise dans les flammes, sans pour autant trouver le corps calciné de sa conductrice. Il n'en resta rien, pas même des cendres.

Depuis, les vieilles du village d'en bas s'étaient mises à raconter une histoire de fille du Val d'Enfer. Et les arbres en chaleur murmuraient toujours un peu la nuit, en juillet. « Rien ne se perdrait jamais, tout se transformerait. Le bonheur serait toujours du chagrin qui se repose. »

C'était écrit dans le vent. Toujours. Quelque chose écoutait.

Un aller pour l'enfer pour le prix de deux !

Philippe Sarr

En ce temps là, tous ceux qui avaient échappé au brusque trépas étaient en leur logis…

L'Odyssée, chant 1

Bien entendu, Corinne n'avait rien d'un boudin. En tout cas, je ne la considérais pas comme tel et l'affection profonde, quant à elle, que je lui portais, était bien réelle. Ces fameux dix kilos en trop dont elle me rebattait les oreilles chaque soir tout en grignotant innocemment des cacahuètes devant notre poste de télé, elle les avait calculés par rapport au minimum requis dans sa catégorie (je n'ai plus les chiffres exacts en tête). En effet, existe-t-il une variation physiologique, une fourchette qui fixe ce que doit être votre poids idéal en fonction de divers paramètres. (Les fabricants de vêtements tiennent compte évidemment de ces savantes mesures !). Je dirai simplement qu'il me semblait, tout comme à Corinne, que l'écart toléré, la variation par rapport à la norme établie, avait eu tendance à se réduire ces derniers temps. Mais que dix kilos, il y a quelques dizaines d'années, seraient encore passés inaperçus et n'auraient pas pesé bien lourd dans le regard. Et que les

femmes qu'on tient aujourd'hui pour obèses n'étaient ni méprisées, ni ignorées, bafouées dans leurs droits les plus élémentaires, comme ceux de s'acquitter ainsi que tout un chacun de leur titre de transport ferroviaire ou aérien, ou d'accéder aux plateaux de télé !

En outre, s'il en est que cette situation nouvelle a profondément réjouie, c'est bien Camille qui interpréta ces changements profonds comme une volonté de la part de Corinne de lui ressembler, donc de ressembler à tout prix à l'ex de celui qui était désormais son amant. Autrement dit qu'elle faisait l'aveu en quelque sorte de son infériorité. À une époque, j'avais longtemps reproché à Camille son goût démesuré pour les femmes maigres, les sans-poitrines, les *stakofitch* dont elle s'était fait, peu à peu, un modèle à suivre coûte que coûte, et quitte à se faire vomir le soir après le repas, voire avant, jusqu'à ce que disparaisse toute trace d'éléments nutritionnels indésirables !

Moi, non, je ne fus pas plus réjoui que cela. Je suis quelqu'un de relativement mince, pèse 75 kilos au bas mot pour environ 1,85 mètres, et suis donc d'un physique plutôt agréable, bien dans la norme quoi. Je ne dis pas cela pour me vanter. N'oubliez pas qu'il s'agit d'une nouvelle pour laquelle j'essaie de trouver des pistes, des reliefs, des solutions, des chemins de dégraissage afin de n'en conserver que la substantifique moelle, et que je me sens prêt à tout pour y parvenir, dussé-je travestir le réel, le poncer… le mettre au régime ! Aussi étant particulièrement beau et à l'extrême limite de la maigreur (David Bowie, à côté, passe pour Quasimodo !) je ne me sens attiré que par les femmes un peu fortes et dont le physique, s'il n'est en rien disgracieux, ne correspond guère aux canons de beauté actuels. J'ai attendu très longtemps avant d'en avoir conscience. Avant d'admettre que l'amour avait pour but de compenser nos faiblesses, et que ma

faiblesse à moi, si j'ose dire, avait consisté à me croire au-dessus du lot, à refuser tout partage, comme le petit poisson de Marc Pfister.

À l'évidence, notre société se décompose, la preuve : Corinne s'est mise au régime et a perdu dix kilos !

Résultat : Corinne ressemble désormais à une image. Une image de femme de magazine de mode.

Autre résultat : je sais ce que je lui trouvais à Corinne et pourquoi les autres femmes la méprisaient.

Dix kilos ne pèsent rien sur la balance de l'amour ! Aussi, me ferai-je l'ardent défenseur d'une cause à laquelle nous pensons rarement : le droit pour chacun à l'obésité… Qui plus est, sur un plan strictement littéraire, il sera intéressant d'en explorer les multiples implications, d'en développer certains aspects, dont l'amour des gros ! Et en faire une belle histoire, forte et émouvante, tout en chair. À la Renoir !

Dix kilos ? Certes, je ne suis pas mécontent du résultat, esthétiquement parlant. Cela m'a fait plaisir de voir à quel point ces kilos en trop brusquement devenus sous-numéraires, rudes conséquences d'un régime draconien qui lui avait fait prendre son chocolatier en grippe (dont on pouvait d'ailleurs se demander s'il n'allait pas tenter, à l'instar de ses collègues buralistes, de réclamer à l'État quelques compensations financières, tant les campagnes anti excès en tous genres, lesquels excès, soit dit en passant, sont la conséquence directe de l'ultra libéralisme !) l'avaient psychologiquement et durablement transformée.

Autre résultat : Corinne ne craint plus de se montrer à moi dans la plus totale nudité. Il est vrai qu'elle n'a plus grand chose à envier à une Carla Bruni ou une Adriana Karembeu, ces ridicules starlettes du

petit écran dont on peut régulièrement regretter l'inénarrable absence de formes ou de discours !

À la limite, je me demande ce qu'il en sera de notre relation, de son équilibre intrinsèque, tant Corinne peut désormais passer sans effort aucun dans le chas d'une aiguille et, surtout, y disparaître corps et âme et quand elle le souhaite, pour le plus grand malheur de Camille !

Dégage

Joëlle Pétillot

Il m'a dit : « Barre-toi ».

J'ai tracé, obéissante, avec un fin pinceau de soie, une ligne diagonale à l'encre de Chine, depuis la racine des cheveux jusqu'au dessus du pied.

C'est doux, un effacement. Comme une caresse. Le rien effleure, le néant frôle, gagne, sourit. Une plume tombant sur un tapis n'a pas moins de silence paisible, pas moins de grâce.

Ainsi rayée des choses, j'ai marché. Plus personne ne me voyait.

Même pas moi.

Il m'a dit : « Casse-toi ».

Je suis tombée au sol, tous mes éclats tintant en fines brisures répandues jusque sous les meubles, loin dans la poussière et l'obscurité. Ainsi dispersée, j'avais moins mal. Je me suis contentée d'attendre dans l'obscurité vague d'un oubli sans élégance.

Il n'a rien fait pour me balayer, mais en foulant les morceaux ses pieds se sont couverts d'entailles fines, très profondes.

Vous qui blessez sans états d'âme, méfiez-vous des bords coupants

aux plaies que vous infligez. Un jour ou l'autre, ils passeront à votre propre peau, et c'est vous qui saignerez.

Il m'a dit : « Tire-toi ».

J'ai allongé mes bras, mes jambes, ma tête, mes doigts, à l'infini. Je suis devenue poulpe.

J'ai tentaculé sa tête, son corps, j'ai serré pour qu'il comprenne. C'était bon, son souffle ralenti, sa peur.

La vengeance n'a pas plus d'élégance que l'oubli : juste… plus d'épices. Il y a du relief sous la peau de la trouille, du vivant au creux de la pétoche, et je te palpite en tremblant, et le souffle me manque, et toi et tout ton corps mon amour vous vous effritiez sous mon poids, lentement, délicieusement, avant que mon absence vous boive.

Je l'ai aimé, ce goût râpeux, amer, cette ombre sans cri ventousée vers le néant, dans un bruit atroce.

C'est goûtu, la cruauté.

Il m'a dit : « Dégage ».

J'ai fait le vide en jetant tous les souvenirs l'un après l'autre, avec méthode, dans le vide-ordures.

J'ai agi de même avec ses meubles, ses photos, ses livres, ses CD, ses fringues, son chien.

Il ne restait plus de chez lui que d'étranges murs avec des marques, et un sol de neige fraîche que pas une trace ne souillait.

Le vide.

« Dégage ».

D’accord.

Tic. Tac

Valérie Benghezal

Tic. Tac.

Allez donne. Tes dents, ton haleine, ta langue, donne, que je gâte, rancisse, râpe. Amène tes joues hautes, tes seins ronds, le globe de ton cul... froissés, distendus, relâchés, perforés. Ça claque et puis ça pend. Aboule tes cheveux lustrés et prends-les, ces poils gris, ces fils rêches. Tiens, ton casque de bure, ton habit d'os, ton fumet de carne. Donne, donne encore, donne plus. Refile ton ventre, que je le remplisse, que je le vide, que je le creuse, que je torde. Abandonne ta peau à mon scanner, que je la tache, la ternisse, la boursoufle. Effrités, tes ongles. Veinés, tes recoins. Poilus, tes trous. Refile l'intestin grêle, la rate, l'aorte. Gangrène. Viscères. Bouchés, les tubes. Affaissées, les parois. Purée interne. Gelée noire.

Cède tes yeux. Laisse-moi les éteindre, les fermer.

Allez, donne encore ta charogne, que je la dévore, que je la brûle, la pulvérise.

Cendre. Poussière.

Tic. Tac.

À court d’expiration

Barbara Albeck

83. Les hommes à plat, ce sont des immobiles en charge. Il faut les débrancher.

82. Corps donné, corps repris. La vie est marchandage. Marchande d’âges peut-être aussi. Après tout, je ne m’en suis pas si mal sorti.

81. Toujours, je me suis cru introverti. Je ne connaissais pas encore les voix auxquelles tu ne peux pas répondre et les regards que tu ne vois même pas.

80. Le corps est un tyran. L’esprit, un révolutionnaire. À la fin, un coup d’état.

79. L’homme est constitué de cellules. Une prison géante. Insalubre avec ça.

78. Mon voisin de chambre a uriné par terre. L’humour, lui, ne lâche rien. Ainsi, dans mon très for intérieur, j’ai ri que tout aille de mal en pipi.

77. Les infirmières nues sous leurs blouses, fantasme de bien-portants. Malade, on les espère plutôt revêtues d'empathie.

76. Redoubler de mots pour noyer le poison est peine perdue. Le cancer a des branchies.

75. Les matins de soleil à travers la fenêtre me pénètrent davantage que les rayons de la chimiothérapie. Dans un tiers-monde, plus douce aurait été ma mort en voie de développement.

74. J'apprends la vie à deux avec ma boule au ventre. Au terme de ma grossesse, sûr que je mourrai en couches.

73. La tumeur recèle en son sein sa parfaite prophétie.

72. Diagnostic, pronostic, statistique, néoplasique, antimitotique, métastasique. Un hic en entraîne toujours un autre.

71. On colle ici des étiquettes aux gens comme aux habits.

70. Je n'ai plus de secret pour la science. Je ne m'en sens que plus inconnu.

69. Ma femme a dit *je viendrai te voir tous les jours*. Jeune, elle avait promis de rester belle.

68. Brevet, bachot, certificat d'études, permis de conduire, obtenus. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai échoué aux examens. A l'hôpital, j'espère un rattrapage.

67. C’est l’odeur qui m’a réveillé. Mélange de javel et de plats réchauffés. Ca sent les emmerdes à plein nez.

66. J’arrosais mon ficus et tout à coup je suis tombé. L’homme n’a pas la dignité des plantes qui, bien que fanées, n’en restent pas moins d’aplomb sur leurs pieds.

65. La retraite est un coma forcé. La télévision, une prothèse à penser. Le chien, un masque à oxygène. La famille, une transfusion sanguine. Les livres, un réveil brutal.

64. Les enfants sont venus déjeuner. Ma fille s’est fait refaire le nez. La folie moderne est un grain de beauté que personne ne surveille jamais.

63. Le monde se divise en deux catégories. D’un côté, les conformistes. De l’autre, les enfermés.

62. Relire 1984. *La liberté, c’est l’esclavage*. 2014, on y est.

61. Mon fils m’a inscrit sur Facebook. Choc de générations. Des liaisons dangereuses aux liaisons désertées.

60. Soirée ballons chez René. Devant l’écran géant de son café, on se gorge de bleu-blanc-rouge en attendant le but qui, de nos lendemains, a déserté.

59. Les jours se ressemblent et moi je veux leur ressembler.

58. L'opéra est une expédition périlleuse. Au bout des voix, des paysages réaffectés.

57. Voyage en tour organisé. On ne sait plus se nourrir : les pauses-déjeuner y sont plus longues que les visites de sites classés.

56. Un jour, nous mangerons ce qu'aura sustenté notre viande avariée. Ainsi, on économisera la mort en prêchant que c'est pour la vie et la boucle sera bouclée.

55. Les antidépresseurs font effet. Je ne suis plus triste, je ne suis plus rien. Les cachets tirent les ficelles, et mon public semble satisfait.

54. Yoga, cours d'essai. Le professeur a récité *ôm rhim ravayé namaha*. J'ai répété : *homme crime travailler hahaha*. Les autres ont pouffé. On a le mantra qu'on connaît.

53. Quarante-et-unième lettre de refus. La ruée vers l'or a changé de peau : elle a revêtu le costume terne du chercheur d'emploi. La quête est devenue traque. L'aventure, un CV.

52. Je me lève toujours à l'heure habituelle. Comme avant je me douche, m'habille, prends mon petit déjeuner. Ensuite je vais me recoucher.

51. On ne dit pas chômeur, mais sans-emploi. On ne dit pas clochard, mais sans-abri. On ne dit pas aveugle, mais non-voyant. En somme, on vit dans un non-sens.

50. Je dure dans une époque où rien ne doit durer. Joyeux anniversaire, j'ai été licencié. Plan de Sauvegarde de l'Emploi qu'ils ont dit pour se justifier, retournant les mots comme leurs vestes pour mieux servir en douce l'Hydre globalisée.

49. Plusieurs services ont fusionné. Sous l'eau, les employés grimacent, plongés dans un mauvais film d'action. Ici, on devise pour mieux régner.

48. Ils l'ont retrouvé pendu dans la salle de réunion. Terrassé par la peine Capital.

47. À vouloir devenir invincible, on ne parvient qu'à s'évincer.

46. Congés de Noël. Dans la maison normande, la chaudière a claqué. On vit d'eau fraîche. L'amour, lui, depuis longtemps s'est rhabillé.

45. Les vaches ne regardent pas passer les trains. Les voyageurs toisent les vaches. Les alouettes se planquent sur le miroir d'un lac gelé.

44. Les jeunes ont leurs iPads. Mon père a son EHPAD. Et moi je me retire comme je cueille les fleurs : en me foutant des racines.

43. L'angoisse m'a réveillé cette nuit devant une salle vide où je grattais ma guitare. Je suis un musicien raté que mon rêve, lui, n'a pas loupé.

42. La subversion n’est plus qu’un look. La révolte, un accessoire bon marché. Derrière les apparences, totale est la soumission à durée indéterminée.

41. Le désir, c’est une palette de peintre après une toile et mille apnées.

40. J’aimerais changer ma vie sans avoir l’air d’y toucher. Rien, donc, à signaler.

39. La banquise fond et les pôles se défont. La chimie s’inspire et les abeilles expirent. Le pétrole s’éteint et le ciel se déteint. Le maïs mute et moi je mate. Le cul mal vissé sur mon fauteuil offshore.

38. Ma mère est morte une deuxième fois. J’ai écrit une chanson pour l’accompagner jusqu’en bas :

fais pas ta tête d’enterrement, maman
c’est plus la peine dorénavant
personne ne te verra, maman
faut que tu sois grande maintenant

37. Disneyland pour faire plaisir aux enfants. Dans la société du divertissement, la loi de l’attraction écrase celle de la pesanteur.

36. Ma femme et moi avons acheté une petite chaumière normande à retaper. Elle est heureuse, son rêve était une cheminée. Je suis peureux, on a vingt ans à rembourser.

35. J’ai arrêté de fumer. Ainsi j’espère court-circuiter ma désespérance de vie.

34. On a fait ça dans les toilettes à côté de la machine à café. En trois minutes, dix-sept ans de fidélité envoyés en l’air pour cinquante kilos bien gaulés. Le temps pèse son poids.

33. Parfois je me sens comme le Christ crucifié. Sur la croix du foyer, un enfant dans chaque main, et leur mère à mes pieds.

32. Mes potes en concert à la Boule Noire. Eux sur la scène, moi dans la fosse. Eux dans leurs cordes, moi sur la touche. J’ai les regrets trop grands comme un pantalon sans ourlet. Chaque jour, il me faut marcher dessus et me salir.

31. La voisine m’a encore réveillé. Cette manie qu’elle a de déplacer les meubles, tel Sisyphe avec son rocher. On peut tout faire de sa vie, y compris s’en faire une montagne, mais, bordel, à chacun son palier.

30. Fête surprise. Je me suis enfilé de l’alcool comme on passe une burqa pour cacher toute aspérité. Mon champ de vision s’est rétréci mais l’oppression n’a pas été levée.

29. Océanographie quotidienne : *Papa, parfois tu fais des vagues, mais ça fait pas marée*. La vérité sort de la tourmente des enfants.

28. Juché sur mes cernes, mon premier cheveu blanc irradie.

Central et nucléaire. L’énergie renouvelable est une utopie.

27. Pour moi, c’est trop tard. Je ne peux plus vivre à l’ouest, dans la partie accidentelle du monde.

26. Mariage en grandes baskets à la mairie du coin. Dieu est encore le seul cul que je ne lèche pas.

25. J’ai décroché le poste. Désormais cow-boy de bureau, je dégaine mon portable plus vite que mon ombre, à la conquête de l’*open space*.

24. Bac+6, ça c’est fait. Il y avait la musique, une piste à peine débroussaillée. Il y avait le commerce, une autoroute à péage. Il y avait l’équipée sauvage ou la cuisine toute équipée. J’ai vendu ma guitare sur eBay.

23. Les pleurs comme un scalpel qui découpe les nuits. Un an que je traverse les jours en légumineuses apparitions.

22. Je l’ai pris dans mes bras comme le bébé d’un autre. Il faut leur dire aux femmes qui portent leur enfant neuf mois : la paternité, ça s’apprend sur le tas.

21. Mon amour vaut bien Venise, et puis j’ai coulé le cliché dans les brumes de l’*Acqua Alta*. De l’eau jusqu’aux genoux, on s’est gondolés dans les ruelles sans rames ni canaux.

20. Surexposition photographique au musée. Les images sont

belles, trop belles, si belles qu'elles ne font plus rien. L'art n'est plus du cochon.

19. Le Bar Ouf est notre QG. On y joue tous les soirs avec le cœur d'un nouveau-né : de grandes inspirations pour, enfin, respirer.

18. Note pour plus tard : la majorité a souvent tort.

17. On s'est mis en tête que les morts devaient s'emmerder. Alors on fait le mur des cimetières pour trinquer sur les tombes. C'est là que je l'ai rencontrée. *T'es qui là, t'es qui là*, j'ai cru qu'elle me disait. En réalité, elle voulait juste s'en remettre une dans le gosier.

16. Les catacombes, c'est un peu notre V*oyage au bout de la nuit*. On y mène des croisades comme des guerres de tranchées. Les ennemis sont durs à cerner.

15. Révolte lycéenne, des milliers à manifester. *L'éducation est notre avenir, on veut des profs pour s'en souvenir ! Sévices privés infligés, service public affligé !* On n'a peut-être pas l'âge des urnes, mais nos voix peuvent aussi compter.

14. Bientôt la fête de la musique. On répète comme des fous pour se montrer sur les quais. Si le concert tourne mal, j'ai repéré le pont d'où je me jetterai.

13. Mes parents divorcent. Sans doute se sont-ils trop aimés.

12. L'enfance s'est enfuie en pleine nuit, sans doute pour que je ne

puisse pas la retenir. C’est la poisse qui m’a réveillé, et le désir au ventre. J’ai dû changer de pyjama.

11. Sans rien en dire, j’ai cessé de sucer mon pouce, sûr à l’avance de mon effet. Personne, pourtant, n’a relevé. Les plus grandes victoires sont les moins remarquées.

10. Sports d’hiver, première étoile. Un jour, j’aurais le ciel tout entier. Maman devra lever la tête pour me parler.

9. La vie, c’est comme un Carambar. Il faut des blagues pour faire passer.

8. Je suis le Pac-Man du solfège : au conservatoire, je digère toutes les notes pour monter les niveaux.

7. J’ai l’âge de raison. Maintenant, il faut que j’en trouve des bonnes.

6. Maman dit tout le temps qu’elle est fleur bleue. Papa, il écoute jamais parce qu’il lui offre des roses. Et aussi des rouges et des blanches.

5.4.3.2.1. Je pense pas, je suis.

0. Faim.

Funérarium

Olivier G. Milo

C’est devant la porte trop lourde que la main hésite sur le geste. Contre l’inox froid de la poignée,
elle se crispe puis se relâche.
Elle s’arrête puis se crispe à nouveau, en même temps que tous les cœurs qui battent encore, en
alternance, contre mon dos.
Ne te retourne pas !
Parce que derrière, c’est les hommes face au désastre,
juste des yeux rougis pleins d’eau et de sel, posés sur des visages fragiles comme des morceaux de
sucre.
Ne te retourne pas... C’est la première larme qui libère toutes les autres.

Ensuite les choses se font seules. On entre, sans trop savoir comment.
La pièce est neutre mais les murs sont pleins de fantômes, et des rideaux tirés nous laissent croire
qu’il existe une fenêtre.
Une fenêtre dans un funérarium
Comme on écrit un mensonge avec les doigts, dans du ciment frais.

Bien sûr on regarde partout, le coin du mur rouge, les fleurs sans couleur, le Jésus, les fleurs sans odeur, le bénitier, mais surtout
On regarde vers la fenêtre qui n’existe pas.
Pourtant au milieu de la pièce il y a la mort, allongée et belle, apprêtée, apaisée sur un visage blanc.
Il y a la mort dans un corps. Le corps de celui que l’on a aimé
Forcément trop en sourdine...
Quelques mots du prêtre, des psaumes je crois.
Puis on tend le bâton pour bénir.
Je ne sais pas bénir.

Let’s scare Rose to death

Arthur-Louis Cingualte

Le personnage c’est Rose – et quelques sherpas ougandais – mais il pourrait tout aussi bien être, en d’autres circonstances fictionnelles, Tina Aumont où Lizzy Mercier Descloux (il convient de lui prêter les traits de l’une ou l’autre)

toutes ces célèbres jeunes femmes qui ont su admirablement se consumer.

Bah… qu’est-ce qu’il se passe ? Rose tout écarquillée retire de son visage le bonnet de son soutif’ Petit Bateau. Quelle importance maintenant que tout ce souffre empoisonné qui s’éparpille, fait *fog* ? Parce que putain ! Oui ! Elle avait raison ! Si si ! Juste là, oui là ! Une vingtaine de mètres plus bas, c’est un véritable chaudron, toute une cuisine ! Elle avait raison ! La jeune et sauvage vulcanologue sévillane le savait alors que la communauté universitaire le niait. Le mont Tabou est gorgé de feux liquides et turbulents !

Les verres de ses *wayfarer* se fissurent. C’est triomphe et ses kyrielles ! Escadrons d’orgasmes ! Épiphanie tellurique et torride ! Faut voir son sourire, toute l’électricité qu’elle capte, comment frisent ses rousseurs, comment jaillit toute sa fièvre érotique, comment son

corps s'imbibe de mille gouttes d'extase. Un petit hurlement les bras levés, deux/trois sauts sur place, *hop*, qui lui permettent de faire un tour sur elle-même, et de bien gourmandes accolades pour ses guides karamojong. Cette familiarité soudaine – vas-y que je te tape dans les mains, que je te pince les joues, que tu reçois, chance, un peu de mes lèvres sur tes joues chastes – cette obscénité tonitruante leur fraye comme un passage étoilé vers l'absolu, pulvérise leur cosmos et les submerge de fierté comme c'est vraiment pas permis. Il y en a même un qui pour travestir son émotion imite une toux fragile, timide, petite-fille ; un autre, qui, lui, dissimule son érection en s'étalant de fausse fatigue de tout son long sur la roche magmatique. Cette liesse, ce cirque, c'est tellement étranger pour eux que ça les secoue de tics et de rires nouveaux. Ils ont l'impression de participer à quelque chose d'important : ils rentrent en trombe et hourras dans la bandante mythologie blanche moderne. Ils songent déjà à raconter le truc, non sans s'interdire le plaisir de l'étoffer, à quelques gamins admiratifs. Ah, les rois qu'ils sont dès à présent vont réformer toute la tribu Karamojong. Fini les conneries ! On va s'ouvrir au capital ! Les choses en grand marchent déjà bruyamment.

Toute l'équipe trinque avec ce qu'il reste dans la glacière. On prend des photos en posant comme des pionniers. L'instant est phénoménal. Rose hors d'elle érotise jusqu'au cosmos. Le soleil bave et le volcan ronronne à chacun de ses pas. Débarrassés de leur folklore primitif les sherpas africains s'emballent. Le délire qu'ils ont tout neuf dans l'œil le signale. L'intimité avec la vulcanologue déchaînée est définitivement conquise : ils font partie de sa famille. On peut se marrer maintenant !

C’est suivant les conseils de ses camarades que le plus grand avance courbé, lentement, silencieusement, tout coussinet, dans le dos de Rose occupée à séduire le volcan ougandais. Les bras du karamojong se tendent au niveau de ses fesses ; ses copains, plus loin, les traits du visage déformés par l’hilarité qui se présage, l’encouragent du pouce tendu de la victoire romaine. Ses mains se hissent, se suspendent un peu au-dessus des hanches, s’écartent, prennent les formes de pinces, s’immobilisent sans un son, une, deux, trois secondes et d’un coup éclair se referment, taquines, sur les flancs de Rose. *BOUH !* Ils font à l’unisson. C’est très drôle.

Mais.

Mais lorsque l’on pince la peau des flancs, à la façon d’une chatouille rapide mais bien appuyée – même, comme ici, sans la volonté de faire mal, juste pour surprendre –, côté dos, plein rein, ça produit invariablement un réflexe, une réaction verticale, une inaltérable mise en relation ascendante des muscles et des nerfs qui tendent le corps de façon immédiate. La contraction s’achève brusquement dans le mollet et produit au niveau du talon une force d’appui non négligeable. C’est largement assez pour que, sous le pied de Rose, la roche magmatique bien sèche, juste au bord du cratère ardent, s’écrase et se détache. L’effondrement poussiéreux déstabilise bien évidemment, et peut même confondre, comme c’est ici le cas, un équilibre de qualité féminine et de glorieuse jeunesse.

Un plan large, sur le côté, à mi-cratère, de haut en bas, pas si rapidement que ça Rose tombe sans un cri dans le volcan, ses jambes à l’horizontale qui pédalent un peu.

Au moment de sa chute la certitude ne fait aucun doute pour elle : c'est la passion pour laquelle elle transpire qui s'achève. À force de les chauffer comme ça, c'était évident que l'un d'eux allait finir par la baiser. La part féminine du volcan est une pute. C'est partout dans l'air, dans son cœur, une absence de tension, comme le parfum d'un bain moussant. Elle n'a plus de soutien-gorge ; c'est une offrande à la mesure de l'attente de ses conquêtes. Comme quoi elle s'était trop préparée à avoir peur. Rose sait maintenant que le prince des ténèbres – de ses entrailles à sa nuit – se réclame aussi de la lumière.

Holy shit

Patrick Gomez Ruiz

1. Au tout début Jacky créa le cieciel et la téterre.

2. Et la téterre était pipi et cracra, et il y avait du pourri vomi sur le coté de la gadoue berk. Et la superpuissance de Jacky volait tout haut au-dessus du glouglou.

3. Et Jacky dit : « *Tadammm !* » Et le très très clair apparut.

4. Et Jacky vit le très clair, qu'il était bien ; et Jacky détacha le très clair d'avec le tout noir.

5. Et Jacky appela le très clair le Jour ; et le tout noir, il l'appela Nuit. Et il y fit tout noir, et il y eut plein de clair après : c'était le matin avec le soleil et tout.

6. Et Jacky dit : « Il faut plein de place entre les glouglous. Comme ça c'est plus mieux pour éparpiller toute la flotte qui mouille. »

7. Et Jacky faisit plein de place, et sépara la flotte d'en bas d'avec le mouillé d'en dessus. Et pis c'est comme ça.

8. Et Jacky appela tout son bazar l'espace intersidéral. Et il y eut le soir sombre, et il y eut le matin très clair : c'était la deuxième journée.

9. Et Jacky dit : « Que le mouillé d'en dessous de l'espace intersidéral se rassemble là-bas dans le coin, et que le sec apparaisse par ici. » Voilà.

10. Et Jacky appela le sec, le sol, et le mouillé il l'appela gros truc humide informe, mais comme c'était trop long à dire il le renomma la mer.

11. Jacky vit que c'était bien. Et Jacky dit : « Faut qu'sur l'sec y pousse de l'herbe, d'autres trucs verts qui peuvent se recopier tout seuls, chaque machin doit avoir ses tites graines en dedans de lui pour en refaire des pareilles plus vite et que j'aie pas à tout recréer tout l'temps. » Et c'est ce qui se passa.

12. Et su'l sec, l'herbe se mit à pousser, d'autres trucs verts aussi, ils pouvaient se recopier tout seuls avec leurs petites graines d'en dedans comme ça et Jacky vit que c'était chouette.

13. Et il y eut du noir, et il fit bien clair après : c'était la troisième journée.

14. Et Jacky dit : « M'faut des gros lampadaires plus loin qu'dans l'ciéciel mais plus proche que le cosmos infini à peu près… Comme ça on pourra bien faire la différence d'entre le jour d'avec la nuit… »

15. « Youpi en plus les grosses lampes rondes ça éclaire bien tout l'sec de la téterre ! » Et c'est comme ça qu'il fut fait.

16. Et Jacky fit les deux grandes ampoules… Un gros rond pour qu'on puisse voir dans le très clair, et pis un petit un peu plus ovale et raté (pasqu'il était pas très fort en patamodeler encore), pour voir un peu dans le très noir et tout foncé… Ah et pis et pis il foutit plein de petits points brillants partout pour décorer le vide tout noir comme il avait tout gribouillé autour avant…

17. Et Jacky éparpilla les points de partout dans l'espace intersidéral gribouillé comme de la poudre scintillante qui brille comme ça c'était un peu plus clair la nuit, il fit aussi un truc carré mais finalement il le raya, pis même qu'il fit une croix dessus et pis il le gribouilla bien comme il voulait pas qu'ça se voie… « Cracra ! »

18. Il traça un trait aussi pour séparer le très clair du très sombre et obscur et noir et foncé comme il avait pas trop de pinceaux différents pour tout bien faire en dégradé. Et Jacky vit que c'était bien tout ça.

19. Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ça avait été la quatrième journée.

20. Et Jacky dit : « Faut des trucs gluants avec des écailles dans le gros truc humide infor… dans la mer… Et pis y doit y en avoir plein et pis au-dessus j'veux plein de machins qui volent avec des plumes et des bouches crochues… Oh oui c'est chouette, les plumes ! Et je vais te les foutre par là… loin du sec ! ... Ah ils s'épuisent à force de battre des ailes pasqu'ils peuvent se reposer nulle part et pis il tombent dans

le glouglou, et ils font des bulles et il coulent… ahah ! C'est drôle ! *Pchrouit ! Pchrouit ! Pchrouit !* Ahah … bravo ! Ahah ! Ahaha !… Finalement c'est pas trop amusant, je vais plutôt les laisser prospérer et se multiplier près du sec… »

21. Jacky créa alors des trucs plus gros dans la flotte, il leur foutit des moignons et des organes de toutes sortes parce que ça le faisait rigoler les bidules qui se déplacent bizarrement et qui maîtrisent pas trop bien leurs mouvements… Et tout se cassait la gueule tout le temps… Les bidules rentraient en collision avec les trucs, et pis ils se bouffaient entre eux aussi… Y en avaient qui se bouffaient eux-mêmes… Dès qu'ils avaient trop la dalle ils se croquaient les membres et pis ils finissaient par couler et ils crevaient et pis ils remontaient à la surface et pis les bidules volants avec des plumes bouffaient leurs carcasses mais ça s'était infecté alors ils choppaient tous des maladies et ils arrêtaient pas de larguer des fientes liquides toutes toxiques et dégueulasses et pis ça flottait jusqu'au bord du tout sec et pis l'herbe et les trucs verts étaient contaminés aussi et pis tout dépérissait…Oh c'était le bordel ! Jacky écrasa du doigt tous les trucs difformes et débiles comme c'était pas trop viable et que ça foutait le boxon dans tout le reste. Alors il fit plein de trucs vivants en s'appliquant et ça marcha mieux.

22. Et Jacky se prit au sérieux : « Fructifiez, et multipliez, et remplissez les eaux dans les mers, et que l'oiseau multiplie sur la terre. » Mais les oiseaux y captaient que dalle à la sexualité. Ils s'arrachaient les organes avec leurs bouches crochues et pis c'était frénétique et pis à un moment donné ils pissaient du sang et pis ils se labouraient avec leurs griffes pasque ça faisait guili guili et pis ils

vidaient leurs entrailles « Bon ben les piafs c'est trop *teubé*, j'vais inventer les œufs », se dit Jacky. Ainsi fut-il.

23. Et il y eut un soir, et il y eut une matinée : ça avait été le cinquième jour mais en fait Jacky trouvait tout trop bancal alors il balança un déluge de feu nucléaire et tout brûlait et flambait et ça sentait la friture c'était top écœurant et pis il fit bouillir toute l'eau de la mer pour que les trucs gluants ils crèvent plus vite et il gela les nuages qui s'écrasaient comme des gros glaçons en emportant les oiseaux et en labourant les plantes vertes et pis alors Jacky fit jaillir de la lave en fusion et il mit plein de failles spacio-temporelles autour de la Terre et des vortex trous noirs et tout son travail bancal fut désintégré, annihilé… « Clap, clap… Bravo ! » et pis il recolora tout en noir et pis il déchira son dessin et pis il fit un *big crunch* avec sa feuille de papier tridimensionnelle et pis il recommença tout vite fait depuis le début comme il savait déjà quoi faire et qu'il connaissait les erreurs à éviter… Il rearriva vite fait là où il en était avant en rajoutant 3, 4 lois universelles auxquelles il avait bien eu le temps de réfléchir…

24. Et Jacky dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, le bétail, et tout ce qui rampe, et les bêtes de la terre selon leur espèce. » C'est comme ça que ça se passa et Jacky il avait trop les chevilles qui enflent. En même temps, Jacky il commençait à plus trop être un gamin avec sa voix qui muait et qu'y avait comme un petit duvet sur les burnes.

25. Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leur espèce, et le bétail selon son espèce, et tout reptile du sol selon son espèce. Ouais Jacky maintenant il voulait qu'on l'appelle Dieu comme ça, Dieu, le seul

l'unique, l'omnipotent si on voulait préciser, avec la majuscule et tout quand on écrivait son nom… Il était trop grave… Pfff… Et Jacky, hum heu, Dieu vit que cela était bon.

26. Alors Dieu dit : « Faisons l'Homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre. »

Sonnettes d’automne

Jean Azarel

(*First pack*).Coucou gracieux d’une juste rougeur à l’heure félonne d’enjamber Virginie. Tu vires Gini et la baise *like a virgin*. Cette époque *in the pocket* dresse les hommes contre les femmes / bien nous prennent juste les queues de plus d’envie de ciel. Virginie sait exister en vous comme au val, dormeur sans trou à la poitrine / menue poitrine de jeune femme contractée comme une aubergine. Actez la respiration souple allez venez jouez riez cascades, se cassent les cades, le temps de franchir les murs tagués de bubons inutiles. Contactez d’égayer les jours dans vos tenues d’un goût très sûr agréable Virginie. De vous regarder je sais comment les vêtements absorbent le corps chez vous, illuminent la discrète volonté souffrante en vous, « *ce ne sont pas la joie et la douleur qui s’opposent, mais les espèces de l’une et de l’autre. Il y a une joie et une douleur infernales, une joie et une douleur guérisseuses, une joie et une douleur célestes* ». Pensez à cela, au placebo donné avec si peu de vous, à rêver d’une monarchie qui ne dépende que de votre volonté de Ceylan d’où vous moudrez le grain d’une compression chinée. Virginie avec ou sans Paul, épaule dorée contre épice, il y en aura d’autres au nord ou au sud, corpus Christi et Valpolicella sexuellement corrects, faites d’eux ce qu’il vous plaira. Si ce n’est rien ce sera néant heureux. Vous dire sur cette estrade à

l'estran, ange étrange de sable rance d'automne irradié. Longuement filante un soir de travail : demi jambe nue mince ravissante, clouant à ma place la voix claire posée dans le micro parfait d'un portrait de jeune femme ; j'ai vu votre image sainte inaccessible comme ce jour à l'hôpital dans votre sourire d'effort dans le lit des affres / le visage exténué inoubliable du cœur pucelle.

(*Second pack*). Sur des routes (in)certaines et (in)humaines chaque fois le palpitant citron pressé. Roule la vallée de carreau éventrée où Rhône s'écoule glaire purulente : Montélimar, Valence, Vienne, viennent les cerfs-volants pour tenir les véhicules cul à cul sans rien de serein dans le flux tendu des automobiles. L'estomac creusé vers Saint-Etienne, tristesse des paysages miniers pelés, laminés, verrues sanguinolentes lentes de leurs toits guignol / toi si loin de briques / proche neige au tranché de lumière / au vif des feux des phares sous la pluie. Malgré la nausée oser aller chercher les menstrues sur les à-côtés de l'asphalte. Brider la fatigue corps désossé, bouffées de frites assaisonnées du silence infime ; station-service vieillotte et compliquée où le réservoir grondait l'essence. Apparat et apparition, fée fraîche et fouet, elfe Leffe, auto-stoppeuse sac au dos léger de simple jeunesse « *vous pouvez m'emmener ?* » J'avais faim et soif, elle devait attendre. Me suis attablé au comptoir désolé où Zola gorgone perdue trouvait des serveuses cernées des yeux entiers. Me suis un peu pressé, bâfrant, salissant, déglutissant la fièvre, sais ce qu'est l'attente. A mis les affaires, l'ai fait asseoir c'était grisant de transporter vingt-quatre années gracieuses et décidées après tant d'ordures. Sophie fit peu de gestes, il paraît que ça arrive encore le hasard. Cette jeune femme infirmière avait accepté parfois de donner du plaisir avec les doigts sur une aire à l'écart. « *Un jour*, dit-elle, *un des praticiens me découpera*

en morceaux qu'il balancera sur l'autoroute ». Ne sais plus très bien de quoi on a parlé avant de lui dire que j'écrivais, un besoin, une ordalie secrète. À Riom Sophie fit fissa sans seau bifurquant son sophisme vers Vichy avec *La folle allure* de Christian Bobin sous son aisselle vagabonde toute l'eau de les temps écoulée, les vêtements de route, la couleur du sac, d'autres passés, et ma vie aussi en folle à l'heure. Me suis branlé deux fois en trois heures et saoulé au chouchen en gueulant sur des parkings déserts.

(*Third pack*). Longtemps croiser le faire avec la terre il n'y a plus qu'à vivre avec l'absolu démoli de la nuit. Fin d'automne, odeurs épissées, et le temps gouverné par les matons fait blêmir le jour à six heures. Penser que cette époque passera montagne / lui succédera le gel qui fige les limites de l'âme à ce qu'elles sont : une existence comptée. Constat de trop de logiques différentes pour des vérités blessées, faudrait-il finalement pour être heureuses que les relations soient moins humaines ? Toute femme a part égale pour le plaisir que lui donne la verge et la nécessité de sperme pour enfanter arrivera peut-être à tout faire sans l'homme, ni foutre ni sang les incontournables de la vie. Le chemin d'automne mène à l'hiver qu'il faudra un jour mourir. Que deviendra l'amas de souvenirs, où iront les objets chers, les photos de *Billy the quid*, les armoires pleines de mer et de carabines, les rondeurs des fesses, la détresse des cancéreux qui toussent en Toussaint ? Déjà la même terreur rouillait dans les yeux. La valise de sorcière remplie de terre et d'air se suppliciait sur une place où brûlait un feu pas encore sacré. Ne crois pas que le bon dieu soit bon ! Fais le plein de boue pour te souvenir : la lessive, les chambres d'enfants, le bûcher et l'échafaud, recevoir un prénom de garçon. N'oublie pas le vieil automne à l'éternelle jeunesse cachée.

Apprends à t'éprendre du regard des choses qui dosent une présence insistante : les impossibles danses, le reflet de l'eau dans la peau mouillée, faire l'amour / tout l'amour possible, sentir le sexe qui jouit lentement, l'immensité joviale d'un con aux quatre vents d'autres trous noirs pleins de clarté à l'intérieur, est ce cargo bavant dans la mémère démontée, espérée démontée, les photos de réfugiés bosniaques à Tuzla juxtaposées à 1664 single malt / l'abus d'alcool est dangereux pour la sauter, les fulgurances des *Paroles de bourreau* de Fernand Meysonnier : au bout de la lame les enfants de la veuve, la vraie. La guillotine en a fait gicler du sang à trois mètres de voûte, il disait « *comme un verre de vin jeté* », la main du bourreau saisissant la tête d'un geste sec et hop dans la bécassine, un coup de torchon sur les bois de justice « *ni dieu ni maître* ». Sonne Martine d'automne l'anorexie en tant que style de vie, le squelette reflet de ton vide intérieur sans fin que tu fais voir par la silhouette taille fine, la gaucherie d'une gosse pré-pubère qui se donne le droit d'occuper le moins d'espace possible. En la farfouillant, le phare fouillant, (était-ce le doigt de Dieu pour gicler tant de lumière ?) tu te remémorais les mots des victimes de la folie nazie, les paroles des Françaises à Ravensbrück, corps décharnés regards exorbités qui auraient tant voulu s'absenter de l'horreur, l'obsession de manger un peu, un tout petit peu, quignon de rate, bol de morve, coulis de sébum… À la plancha de la saison d'automne n'oublie jamais combien sont sortis du four, bonbons Krématoire, capotes Durex revisitées, savonnettes des quatre saisons. Aspire au tableau du jour, caresse du miroir de suint, va du pas cible à la longue agonie, passible de moins de peine. Que la joie soit dans les cœurs, que la paix règne parmi les hommes. Je vous aime, zaime, zaime, sonnettes d'automne.

(*Final pack*) « *Ho seigneur mon D…* ». Mais non, je ne saurais l'énoncer ainsi puisqu'il ne peut contenir au prix du dogme de la religion les noms de tous ceux et celles qu'il putréfia. Les pleurs sont éléments palpables du bonheur. Le corps est sanctuaire de mémoire. Réveil en paix, une paix ancienne est revenue, une paix nouvelle l'accompagne. Dormi huit heures d'un seul trait sans médicaments, quelques larmes à l'ouverture des yeux. Cru ne jamais y arriver, personne ne sait jamais tout à fait ce que l'autre a vécu, l'atroce comme le sublime, personne ne sait le voyage accompli. J'ai rejoint le petit nombre qui sait à sa façon, personnelle, qu'on repère à des riens, des signes certains, et qui creuse son sillon dans la joie du forçat. Je n'en tire nulle gloire, l'apaisement des sens sert à puiser le courage de lutter encore. Admettre par quel étrange miracle ou bien est-ce patiente ascension j'en viens peu à peu à vous trouver mes semblables. Votre poitrine délacée sert le lait à mon sein. Tant de signes tangibles sont là : j'obtiens des présents du jour si beaux qu'ils s'amoncellent à mes pieds comme perdrix et crécelles. Il me faut me baisser pour les ramasser. Il n'y a pas plus grande élévation que cet abaissement. Je vois comme je n'ai jamais vu, je marche en jutant, ce n'est pas encore temps sans doute d'autres efforts sont à faire pour accepter que la vie soit ce protocole de noms absents, de douleurs sobres à la pensée, visages chéris qui s'estompent. Ne se ferme pas la blessure, on marche tranquille dans sa profondeur. Se remplit l'outre vidée de fiel, s'écoulent les fausses tromperies de l'amour pauvre, s'écroule l'amour riche dans les corbeilles. Mes larmes pour vous sont cadeau de ruche. Buvez tout désormais le mantra est éternel, avec la simple volonté d'assez de temps pour méditer longuement en la matière et honorer la grâce. Ce frimas est léger alors qu'il gèle à pierre fendre. Je suce le mamelon glacé que nulle bouche ne presse plus. La beauté sans souffle

respire d’une grande lenteur. Les lèvres seules s’agitent en un sourire immense. Les voilà, au loin, plus près, soudain guillerettes, épanouies, les sonnettes d’hiver.

Monologue d’une champignonnière

Thierry Radière

Les grandes décisions, on ne les regrette jamais. Aujourd’hui, je suis décidé. Le manque aurait été trop grand pour que j’arrive à nouveau à y faire face. J’ai beau tourner et retourner le problème dans tous les sens, je ne vois pas d’autre issue. Je me suis toujours promis de ne plus jamais vivre aucun déchirement, que le prochain serait décisif pour moi. Il l’est. À mon âge – presque soixante ans – je finis par savoir ce que je peux encore endurer et ce qui risque de m’être fatal. Je ne veux pas mourir dans l’ennui, je veux être maître de ma mort et ne plus subir mes émotions. Depuis que j’existe je suis rongé par des hésitations : elles m’empêchent de m’ennuyer. J’aurais voulu poursuivre ma vie de cette manière. Hélas, ceci semble compromis. Je me suis toujours interdit de me projeter dans le temps, eh bien maintenant l’anticipation n’est plus au programme, elle n’est qu’un stupide souvenir. Je refuse de m’apitoyer sur mon sort : l’avenir est dans le présent.

À force de marcher, d’avoir faim et soif, je finirai bien par tomber, épuisé, mort de froid, anesthésié par la douleur et la souffrance. Il faut que j’aille chercher cet état de lassitude extrême, que la mort soit une délivrance, un aboutissement concret d’une démarche choisie. Bien

sûr, il y a d'autres manières beaucoup plus rapides d'en finir avec la vie, mais aucune ne me satisfait à cent pour cent : quoi qu'on en dise, on pense à ceux qui restent jusqu'à la fin quand on veut mourir, en tout cas moi je ne peux pas m'en empêcher.

Pour l'instant, ma vue a du mal à s'habituer à l'obscurité. Je pensais que l'acclimatation aurait été moins lente ; que je serais vite devenu nyctalope. Je me sens comme une éponge ambulante aspirée par un trou mystérieux. Mes déplacements sont ambulacraires ; mes tâtonnements, frileux. Je nage dans une mer que j'étais loin d'imaginer. J'étais convaincu que je finirais pourtant par descendre de plus en plus bas, jusqu'à ne plus avoir suffisamment d'air pour respirer, suffoquer, et tomber raide mort. Pour l'instant, aucune descente, aucun malaise. Le peu de vie restant dans le réservoir de ma vieillesse se déverse lentement derrière moi sans que rien ne se produise. Je plane de manière rectiligne, au ras de la surface de l'invisible, tel un aéroglisseur pressé d'arriver à destination et freiné par un épais brouillard.

Je progresse en sentant des racines pousser hors de mon corps. Tout part des pieds. Les bras, je ne peux pas faire autrement que de les tendre devant moi comme si j'avais des branches, munies à leurs extrémités de capteurs que les murs font vibrer dès que je les frôle d'un peu trop près ou que malencontreusement je les touche faute de les avoir vus. Je devrais normalement ne plus penser aux dangers que je cours.

On dirait que la limite entre la vie et la mort est végétale. Une espèce d'état second auquel je n'avais pas pensé. Est-ce le lieu à lui seul ou la combinaison de l'endroit associé à mon état d'esprit qui fait que j'ai ce sentiment bizarre de métamorphose en arbre ?

Dès que je m'immobilise un peu, une sève dont j'ignore le nom

monte en moi. Ce n'est pourtant pas la période. Et je me rends compte par la même occasion que je viens d'admettre ma transformation : je suis un arbre pensant avec la ferme volonté de mourir. Tant que je continuerai de penser, de réfléchir, de comparer, de prendre en compte mes sensations, d'analyser mes sentiments, d'aller de l'avant, de me méfier des apparences, de croire à l'illusion de l'existence idéale, de me vautrer dans des souvenirs, d'être lucide, mes yeux auront du mal à se fermer pour de bon. Peut-être que cette sève insaisissable dont j'ai senti la lente et déroutante ascension, tout à l'heure, à l'intérieur de mon corps, noiera sur son passage les quelques traces d'attachement à la vie difficiles à partir.

L'écho de ma respiration ne m'aide pas à croire que je veux en finir avec la vie. Je suis néanmoins ici pour ça. Ce qui se passe dehors ne m'intéresse plus. Ma place est autre part et peu importe où je me retrouve. Je sais que l'inconnu m'a toujours attiré. L'absence d'horizon, le manque absolu de lumière et la perte progressive de mon équilibre m'entraînent dans un tourbillon que la solitude amplifie.

Je pensais que mon désir de mourir m'enlèverait mon envie de manger ; qu'à force de me rapprocher de l'autre monde, je finirais par perdre la faim. Il faut certainement en déduire que je ne suis pas assez proche de la frontière de la délivrance pour me sentir complètement parti.

Je n'avais pas pensé à l'éventualité de m'allonger pour dormir : j'étais persuadé que je serais mort avant.

Il faut du temps pour mourir.

Maintenant, quand je me retourne, il n'y a plus le point lumineux derrière moi, il a été avalé par mon éloignement. La distance a cela de stupéfiant : elle efface, sans forcer, les vestiges là pour nous narguer. L'uniformité ne résout rien. D'autres paysages font irruption dans le

noir, au moment où je ne demande qu'à être aveugle.

Des montagnes transparentes s'élèvent devant mes yeux puis deviennent des nuages que mon imagination grossit. Au centre du vide, je titube puis frissonne. C'est là que je vais m'allonger : sur cette terre plus molle, moins froide et plus sèche que celle de tout à l'heure. Il ne me reste plus qu'à lisser les bosses ressemblant – pour les plus grosses – à celles que font les taupes dans les jardins et – pour les minuscules – aux monticules qu'on trouve partout sur la plage trempée et lisse, quand la vague se retire.

J'aimerais – en même temps que mes mains aplatissent mon lit –, enfouir dans le sommier de la terre le reste de mes pensées. Dormir tout de suite sans jamais plus rêver doit bien être possible, non ? La fatigue, je ne compte que sur elle pour m'aider à partir. J'ignorais que la vie était aussi tenace. Tout devrait se régler rapidement.

Si seulement mes yeux se fermaient à force de lutter, que mes idées étaient des poussières envolées dans mon sommeil, que plus rien ne me touchait, que le passage dans l'autre monde se produisait comme un voyage dont j'aurais depuis longtemps organisé le déroulement : par étapes successives et découvertes émouvantes, que je trouvais dans l'extrême le sublime du soulagement.

Je cherche aujourd'hui un soulagement radical et seule la mort peut me l'apporter. Je n'aurais jamais supporté de devenir retraité, reclus dans ma maison, à feuilleter à longueur de journées les mêmes albums photos que j'aurais dû rouvrir pour mettre un peu d'animation dans mon cœur.

J'ai retardé ma fin sans m'en rendre compte. J'ignore encore comment j'ai pu faire pour tenir jusque-là. Chaque jour que j'ai pu vivre avant ma décision finale me paraît désormais comme une

éternité. L'endurance a des limites que l'approche de la mort sait rappeler. Pour l'instant ma pensée rajeunit d'un coup, je veux dire qu'elle est nouvelle. Cette découverte me surprend, je n'en demandais pas tant, bien au contraire. Je n'attendais rien, seulement que tout s'éteigne au fond de moi, que les ombres s'agitant encore en moi disparaissent en même temps que mon souffle s'épuisera.

Je crois encore à certaines synchronisations entre l'extérieur et l'intérieur, un reste probable de mon imaginaire coupé du jour, une lubie de dernière minute sortie d'un songe en lambeaux.

Je n'ai ni chaud ni froid, tout était écrit dans ma tête.

Comme dans les voyages, les imprévus donnent l'illusion du dépaysement. En fait, il ne s'agit que de transposition : une réalité inattendue plantée au beau milieu d'un rêve dépassé, et la surprise est réussie. Le paysage reste le même car la vie continue.

La lassitude est le propre du voyageur, je le sais maintenant. Parmi les nombreux pays que j'ai vus, aucun ne m'a vraiment changé. La seule chose que je sache c'est que les voyages m'ont rapproché de la mort un peu plus à chaque fois. Étrange sentiment que de se sentir mourir tout en étant heureux de partir loin de chez soi. Je ne sais pas comment dire. Comme si en répétant à longueur d'année, et depuis très longtemps, mes multiples séjours dans tous les coins de France et à l'étranger, j'avais voulu trouver un sens à ma vie et par là-même n'avais pu saisir qu'un avant-goût de la mort. Quelque chose comme ça. Le soleil, même s'il m'a toujours fait un bien énorme, finissait, à la longue, par brûler d'autres images du bonheur.

Ici, c'est différent, je n'ai plus personne à observer. Les habitudes des indigènes appartiennent à mon cinéma intérieur, leurs sourires sont

des gravures accrochées à un nuage passant devant mes yeux aveugles, leurs gestes sont saccadés dans un brouillard que je ne reconnais pas, leur langue incompréhensible, jadis fascinante pour moi, ne m'intéresse pas. Aucune voix ne me manque d'ailleurs ; la mienne me fatigue plus qu'autre chose, même si elle garde avec elle mes marmonnements hésitants. À force de ressasser les mêmes idées, on s'épuise et c'est sûrement ce qui m'est arrivé.

Le lit que je creuse dans la terre me rappelle ces gestes que j'avais, à l'âge de neuf dix ans, quand sur la plage de Vers-sur-Mer en Normandie, je bâtissais d'énormes châteaux de sable que tout le monde admirait. La différence avec aujourd'hui, c'est qu'ici je n'appréhende pas le retour de l'océan. Le trou en forme de berceau que je sens s'arrondir sous mes mains restera longtemps comme une plaie ouverte de mon désespoir. C'est à l'intérieur de cette aveugle construction que je veux finir mes jours. Me vautrer en toute quiétude dans ma seule et unique réalisation personnelle me remplit de joie.

J'ignorais que l'on pouvait, jusqu'à la fin, s'arranger avec ses propres manques ressentis dans le passé. Les dernières volontés d'un être sont comme un poème, un court poème que l'on n'aurait jamais écrit de son vivant ; un accompagnement abstrait vers une délivrance secrète. La poésie c'est un peu ça, non ? Je n'y avais jamais pensé avant de vouloir mourir. Faut-il être sur le point de se sentir partir pour frôler de la pensée des idées qu'on n'aurait jamais osé formuler de son vivant ? Oui, la vie est un frein subtil aux prises d'initiatives originales et créatrices. Ceux qui parviennent malgré tout à surmonter cette difficulté d'innover ont déjà un pied dans la mort. Je ne veux pas dire qu'ils sont morts, non, loin de là, mais qu'ils portent en eux une espèce de désespoir depuis longtemps clairement identifié et qu'ils vont toute

leur vie durant essayer de transformer pour ne pas sombrer dans l'extrême. Je comprends mieux maintenant tout ce qui m'échappait de mon vivant.

Sous mes ongles, la terre s'est incrustée. En frottant mon pouce contre mon index, de minuscules boulettes noires se décollent de mes doigts. Je ne suis pas propre pour autant. Les réflexes hygiéniques subsistent et je continue à retirer de mes mains les croûtes sèches collant à ma peau comme si ces frottements appuyés et répétés allaient à eux seuls accélérer le cours du temps.

La terre est grasse et son contact est froid ; le reste de mon corps a chaud, lui. Coupé en deux par une frontière coupante dont j'ignorais l'existence avant de décider d'en finir avec ma vie, je reste agenouillé, près de mon lit en terre, perdu dans l'expression de mes sensations.

Les draps que mes yeux cherchent ne réchaufferont jamais l'extrémité de mes membres supérieurs s'ils les trouvaient : ce sont ces parties-là d'ailleurs que j'ai du mal à réchauffer en temps ordinaire. Le bout des choses. Aujourd'hui, c'est encore pire. L'espoir est un vieux mot que l'on emploie si l'on ne cesse de croire à la vie et à ce qu'elle recèle de merveilleux et d'inattendu. Il disparaît de lui-même avec ceux n'ayant de beau que leur enveloppe. Après tout, l'existence n'est qu'une série de mots qu'on trouve séduisants : ils nous parlent, ont du sens ; d'autres pas. Il y a des mots nouveaux qu'on apprend tous les jours, certains donnent même la chair de poule. Vivre c'est peut-être savoir choisir ou s'entourer de ceux capables de nous accompagner, de nous protéger, de nous rendre à l'aise ou au contraire de nous enterrer si on les a mal apprivoisés. Sans doute avais-je depuis longtemps au fond de la gorge des mots usés, vieillis, écorchés. Et donc ils n'ont pas su sortir ou alors s'y prenaient mal et ont fait fausse route.

J'ai un autre regard – si je puis m'exprimer ainsi – sur mon aveuglement du passé. Sans doute n'ai-je pas su faire la part des choses entre ce qu'il était primordial d'accomplir et ce que je me suis entêté à croire. Quelque chose qui m'aurait filé entre les doigts et que je sens réellement aujourd'hui au moment où mes mains sont sales et que j'aimerais les laver.

L'obscurité est un révélateur à lui seul ; un miroir de mon âme ; un couteau aiguisé que le jour ne laissera jamais passer : il charcute en même temps qu'il caresse les viandes amaigries par de longs jeûnes stupides.

Je sais que dans peu de temps je serai réveillé par la fraîcheur du sous-sol ; elle remontera jusque dans mes os. J'imagine un courant glacial et térébrant traversant de part en part mon corps transi ; quelque chose de fugace ; un éclair affolé foudroiera l'épaisseur de ma chair et le cœur de ma vie. C'est ainsi que je vois arriver mon dernier souffle. Comme une électrocution. Une crispation musculaire et si intense qu'elle anéantira pour toujours mes hésitations passées et mes certitudes bancales. Après tout, les vérités n'ont-elles pas jailli après des électrochocs inattendus ? Je n'attends pas grand-chose de la mort – je veux dire aucune révélation – sinon la fin de mes tourments. Je sais que j'aurais pu m'y prendre autrement pour partir. Encore une fois, j'ai hésité mais je ne regrette rien à part peut-être que le temps ne passe pas plus vite dans le noir. L'approche de l'extrême limite fait monter mon impatience ; celle-ci est comme un fouet frappant contre mon dos la violence de son désarroi. Cela me paralyse au moment où je voudrais tranquillement mourir.

Je pense à cet homme – dont je perçois nettement la silhouette

s'engouffrer vers l'horizon – sûr de lui et imperturbable. Il était resté vêtu et avançait doucement vers le large. La mer était à marée basse ce jour-là. Au début, je le pris pour un pêcheur. J'étais à la fois fasciné et angoissé par sa progression lente et majestueuse. Quelque chose au fond de moi me disait qu'il n'était pas là pour pêcher. J'étais pourtant incapable de dire ce qui pouvait attirer un être vers le grand large. Il avait les cheveux longs, était immense et tenait sa tête haute. Pas une seule fois il ne se retourna. Diaboliquement concentré. La seule chose qu'il s'appliquait à bien faire, c'était d'avancer droit devant lui, le reste ne lui importait pas. Parfois il s'arrêtait puis repartait, toujours à la même allure. Il marchait plus vite que la marée ne descendait. C'est pour cette raison qu'il eut rapidement de l'eau jusqu'à la ceinture. Ce fut la dernière image que je gardai de lui debout. Lorsque je me rendis compte qu'il n'irait pas plus loin en position verticale – qu'il serait obligé de nager pour continuer – il était déjà trop tard. Son corps inerte flottait à la surface de l'eau, sans que personne n'eût pu intervenir pour le sauver.

Longtemps il symbolisa pour moi la détermination humaine et le mystère de la pensée. Je ne comprenais pas, à l'époque, qu'on voulût mettre fin à ses jours et encore moins qu'on le fît de manière aussi sereine et impudique.

Quand les pompiers le repêchèrent et qu'au loin je les vis s'activer autour de lui, je venais de comprendre que ce n'était pas l'horizon qu'il avait longuement fixé avant de mourir mais certainement un point noir imaginaire qui l'avait aidé à se taire définitivement.

Je le retrouvais dans certains de mes cauchemars d'enfant ; il flottait là, près de moi, alors que je m'amusais dans l'eau à nager très vite vers une bouée que je n'arrivais jamais à atteindre. À la simple vue de sa présence, je me mettais à boire la tasse, il me tirait vers le fond avec

lui et je me débattais mais il était plus fort que moi. Personne ne m'aidait ; les baigneurs semblaient être de son côté. Je faisais du sur-place et quand j'étais vraiment trop fatigué, je me réveillais en sursaut, trempé de sueur, pleurant seul dans mon lit.

Dès que je refermais les yeux, il réapparaissait, le visage bleui et boursouflé par l'eau ingurgitée ; elle l'avait déjà défiguré. J'ai longtemps associé l'image du suicide à ce souvenir de noyade. Je ne pensais pas qu'un jour j'avancerais, à mon tour, sous la terre, comme ce drôle d'homme avait pu le faire cinquante ans auparavant, dans la Manche, lui, l'esprit vide et le cœur léger.

Pour l'instant c'est l'inverse qui se produit pour moi : je me remplis d'images passées ; elles sont des balises flottantes pour ma fatigue et m'empêchent de fermer les yeux. Je me débats de tous mes membres dans le tourbillon de mes hésitations. Jusqu'au dernier moment, je serai poursuivi par le doute – d'avoir fait ou non le bon choix. J'étais pourtant convaincu du contraire en arrivant ici : que ma tâche serait facilitée par mon isolement. Je me voyais dépérir et oublier mes pensées. Il n'en est rien : l'insularité affine ma réflexion et amplifie mes sens.

La vie s'accroche à ce qui traîne au fond de moi de lumineux et de tenace et qui ne veut pas disparaître. Tant que ces particules gigoteront, j'aurai du mal à m'éteindre réellement. Je suis forcé d'apprendre à me taire sans y parvenir. La langue est bien plus qu'un outil de communication ; elle est la vie et ce, jusqu'à mon dernier souffle. Sans personne, elle ne s'appauvrit pas mais s'enrichit de nuances jusque-là inconnues au contact du silence de la nuit. La langue est une couverture chauffante ; un prolongement de l'être. C'est contre elle qu'il va falloir que je me batte.

De drôles de manèges se mettent en place lorsque le désir de mourir force la vie à s’éteindre alors que celle-ci pourrait continuer comme avant. D’autres arrangements s’imposent naturellement.

Même dans l’obscurité rien ne s’efface.

Apocalypse

Daphné Dolphens

Le vent se lève, j'entends des sirènes hurler, et aussitôt des bombes fusent, surgies de nulle part, les avions se mettent à tomber, les immeubles aussi, les arbres prennent feu, l'asphalte crame, fond, s'éventre, laissant à même le sol de longues traînées béantes d'où s'échappent des geysers de lave, les chats, les chiens, les rats surgissent, et mordent le bitume, les oiseaux s'envolent et chutent, les gens crient, hurlent, partout, des brumes galopent dans le ciel et des nuages noirs se lèvent, faisant danser des déserts pourpres sur l'horizon rouge vif, des tempêtes féroces s'alignent là-bas, comme des armées prêtes à frapper, et elles frappent ! D'un coup ! Les océans se déchaînent et engloutissent les mers, des volcans crachent des milliards d'éclairs, les voitures se heurtent et se fracassent dans un bruit ahurissant de tôle et de métal, les bombes continuent de pleuvoir, j'enlève son jean, je... j'essaye d'enlever son jean, mais ça résiste, le jean résiste, la foutue fer... meture éclair, éclairs, des éclairs partout, des gens ensanglantés, les enfants sous la horde de bombes, le vent, sauvage, qui s'engouffre sur les ruines de béton, de blocs de ciment, de métal et de pierre, la rivière est rouge sang, viscérale, et déborde, les bateaux s'entrechoquent, et sombrent, je l'embrasse, je l'embrasse terriblement, je mords ses lèvres, son... son jean bordel, son jean ! Les

bouches d'égout sautent et encore des milliers de rats surgissent et envahissent les décombres, des zombies sortent des entrailles de la terre, des hommes et des femmes, des enfants, le visage noirci par la cendre, par la boue, les profondeurs de la ville remontent à la surface, les immondices, le vacarme, les ténèbres, des démons courent après des succubes, des anges brûlent et hurlent, les mains tendues vers le ciel, des animaux en furie courent, partout, partout, des chevaux, des dragons, des fauves échappés de leurs cages, des chiens hurlant à la mort, encore des hommes, des femmes, encore des enfants, le visage dévasté, dévoré par la peur et partout le chaos, le chaos absolu, je réussis à ouvrir cette foutue fermeture éclair de merde ! Je l'arrache, je déchire tout, je glisse ma main entre ses jambes, touche ses lèvres, la peau douce de ses cuisses, je continue de l'embrasser et elle frissonne, tandis qu'autour de nous tout s'embrase littéralement, des cris, des flammes, l'enfer, les éléments déchaînés, des tornades, des tsunamis, des tremblements de terre, un parking souterrain apparaît sous la déchirure de la rue, une station service explose, puis deux, puis... des flammes, partout des flammes, tout s'écroule, la ville tout entière s'écroule, une pluie noir de jais se met à tomber, comme une encre épaisse, des gouttes énormes se meurent sur mon visage, et le sien, nous giflent la peau, tandis que je caresse la sienne et que je l'embrasse et dévore ses lèvres, j'ai arraché ce qui restait du jean, je la veux nue contre moi, *je t'aime !* elle dit, et autour de nous tout le monde court, hurle, meurt, c'est l'effroi, la terreur, c'est la fin, l'apocalypse, et je suis là, avec son visage contre le mien, accroché comme un forcené à la mer de brumes, calme et ensoleillée, qui s'écoule lentement, si lentement, dans le fond de son regard. *Damn'*...

Mes yeux percutent les vagues.

Je la pénètre.

Autour de nous, tout explose enfin.

Je ne sais plus, je crois que c’était mon dernier souffle.

Les auteurs :

Perrin Langda

Né en 1983, Perrin Langda écrit des pitits poèmes au pied des montagnes grenobloises. Son premier recueil, *L'Aventure de Norbert Witz'n Bong !* (2014), est disponible aux éditions Les Tas de mots. Il a également publié de nombreux textes dans des revues, notamment dans *Métèque*, *Mauvaise graine*, *Cohues*… Son blog : *http://upoesis.wordpress.com*

Marlène Tissot

Marlène Tissot est née par accident, vit dans la Drôme, dort très mal, écoute beaucoup de musique, n'y comprend pas grand-chose à la vie. Elle écrit depuis qu'elle est toute petite, pour colmater les brèches, remplir les blancs, colorier les images… Elle est l'auteur de *Celui qui préférait respirer le parfum des fleurs* aux éditions de La Vachette Alternative, un booklet poétique hommage à Elliott Smith, ainsi que d'un recueil intitulé *Nos parcelles de terrain très très vague* paru aux éditions Asphodèle en 2010 et d'un roman en 2011, *Mailles à l'envers* disponible chez les éditions Lunatique. Ses nouvelles et poèmes paraissent régulièrement en revue depuis une dizaine d'années.

Christophe Siébert

Né en 1974. fondateur du collectif Konsstrukt en 1998, publié depuis 2007 par La musardine, Numériklivres , Rivière blanche, il sort son premier recueil de poésie en novembre 2013 chez Gros Textes. Dernier ouvrage publié : *La place du mort* aux Éditions Le Camion Noir, 2014.

Xavier Bonnin

Après une maîtrise de physique, Xavier Bonnin fait des études de cinéma à l'Université d'Aix-Marseille où il réalise un premier film expérimental en Super 8mm, *Strange Love on a Side Wal*k. Son travail se partage ensuite entre l'écriture de scénarii, de fictions radios et de textes poétiques.
Bleu, Blanc, Rouge *http://vimeo.com/53168330* remporte le prix du meilleur scénario au Festival du Moyen-Métrage de Brive en 2012. Son premier court métrage *La Fugue*, produit par le G.R.E.C., est sélectionné dans plusieurs festivals d'ici et d'ailleurs : Mexique, Argentine, Espagne, Royaume-Uni, Allemagne, Italie, Inde, Grèce, Irlande... Le script de *Marcelin(e)* a été lauréat au concours de scénario des Conviviales de Nannay en 2012. Produit par *Origines Film*, le film est actuellement en pré-production. Son travail d'écriture radiophonique, est plus particulièrement consacré à l'émission *Nuit Noire* de Patrick Liegibel sur France Inter. Il prépare également un projet de fiction radiophonique avec Dominique Massa et Odja Llorca, *Rue des Eaux Vives 23* grâce au soutien électro-acoustique de *Au Jour le Jour*. Enfin, Xavier Bonnin commence un recueil de nouvelles *L'entre deux-terres* autour du thème de l'enfance et développe une série de films numériques *Les Films du presque-rien*.

Mireille Disdero

Mireille Disdero est née en Provence, elle a deux enfants et habite à Bangkok, en Thaïlande. Elle a travaillé dans les métiers du livre (éditions, librairie, bibliothèque et enseignement des Lettres). Elle écrit depuis longtemps, à plein temps maintenant, et de façon obsessionnelle. Poésie, nouvelles, récits... Ses trois derniers romans, *À l'ombre de l'oubli* (2013), *Ma vie océan* (2012), *16 ans et des poussières* (2011/2009) sont publiés aux éditions du Seuil. Ce qu'elle aime ? Bouger (voyager, mais pas seulement), écouter (de la musique, mais pas seulement), découvrir (les écrits d'autres auteurs...). Son site : *http://indigo.over-blog.com.over-blog.net/*
Sur *Un Endroit*, avec Hervé Grillot : *http://www.unendroit.fr/site/comment-je-vois-le-monde.html*

Philippe Sarr

est marié et père de deux enfants. Enseignant dans un lycée de la banlieue parisienne où il anime un atelier « théâtre et handicap », il consacre une grande partie de son temps libre à l'écriture, selon lui un acte strictement instinctif, celui d'un animal toujours à l'affût du mot et de la phrase qui font mouche. Il a publié et continue de publier des textes chocs (nouvelles, critiques), dont *Le maitre de l'Hautil*, inspiré d'un roman de P.K Dick, *Le maître du haut château*, aux éditions de l'Abat-Jour, et dans la revue *L'Ampoule*. Un recueil de nouvelles : *ARCADIE*, publié en 2012 aux éditions Kirographaires. Un roman intitulé *Gradus des valeurs à rebours*, qui met en scène une jeune abandonnique férue d'opéra, ex égérie de Roberto Alagna, devrait également voir le jour ! Ses influences, multiples, vont de Kerouac à BEE, en passant par K.Dick, Djian, Faulkner, Dostoïevski, Joyce… sans oublier les « anciens », Lucrèce, voire Boèce et tant d'autres ! Des extraits de ses textes sont disponibles sur son blog : *http://www.le-*

mors-aux-dents.blogspot.fr

Joëlle Pétillot

Née le 1er octobre 1956

A toujours écrit sauf à la maternelle

Se consacre à l'écriture après trente ans passés à l'hôpital, (mais pour y travailler, sinon, va très bien, merci.)

Graphomane, mais ne se drogue pas.

Nom de blogueuse : boudune

Déjà paru aux éditions Chemins de tr@verses : *La belle ogresse* (roman), *Le hasard des rencontres* (nouvelles). À paraître très prochainement : *La reine Monstre* (suite de *La belle ogresse*).

Blog littéraire : *http://wizzz.telerama.fr/boudune*

Valerie Benghezal

Née en Suisse, Valérie Benghezal a posé ses valises il y a 7 ans en Australie où elle travaille comme traductrice. En 2012, elle est lauréate d'un concours de nouvelles organisé par la maison d'éditions EMUE *http://emue.fr/*, basée à Melbourne. Ce texte, ainsi qu'une deuxième nouvelle, sont parus dans un recueil collectif intitulé *Jetlag Stories Australie*. Elle a depuis publié des textes dans quelques revues littéraires, notamment *Moebius* *http://www.revuemoebius.qc.ca/* et une micro-fiction sur le site des *Nouvelles d'Harfang* *http://nouvellesdharfang.blogspot.com.au/p/revue-harfang.html* et si, si, il lui arrive aussi d'écrire des choses amusantes.

Barbara Albeck

Barbara Albeck est née en 1980. Elle vit à Paris. Elle a publié plusieurs textes dans diverses revues, comme *A Verse*, *Dissonances*,

17 secondes, *Gelée Rouge*, *Le Livre à Disparaître*. Elle a également collaboré à l'ouvrage *Echap*, publié par l'université Paris-Sorbonne, et à l'ouvrage *Somewhere*, des éditions La Matière Noire.
Blog : *http://barbara-albeck.over-blog.com*

Olivier G. Milo

Naissance en 1980. Aujourd'hui facteur à Montpellier. Publié dans les revues *Les Muses à tremplin*, *A Verse* et *Traction Brabant*. Prix Alexandre-Vos Écrits.

Arthur Louis Cingualte

Arthur-Louis Cingualte, né à la Rochelle en 1984, est l'auteur de courts textes publiés dans la revue *l'Ampoule* des éditions de l'Abat-Jour, sur le blog des éditions du Feu Sacré et sur la plateforme d'écriture des éditions F4. Il est également doctorant et chargé de cours en histoire de l'art contemporain à l'université de Poitiers où il achève une thèse sur l'esthétique du voyeurisme.

Patrick Gomez Ruiz

Piètre lecteur, grand rêveur, vrai agoraphobe, tenta de se guérir en parcourant le monde après ses études mais se cloîtrait désespérément dans des piaules et des hôtels miteux. L'aide de son épouse, qu'il rencontra dans un avion, lui permit de sortir de la spirale des psychiatres dealers. Écrivait sur feu *La Zone* de 2001 à 2011 et depuis peu s'expérimente à la littérature numérique alternative.
Découvrez gratuitement toutes ses nouvelles, courts-métrages et vidéos expérimentales, entre autres : science et économie fictions, uchronies emplies de désenchantements misanthropiques, contre-pieds et comique pathétique de saturation. Quelque part entre Chuck

Palahniuk, H.P Lovecraft et Chantal Goya.
Site : *Write Club*

Jean Azarel

Jean Azarel est venu au monde un jour de 1954 « dans l'octobre blond du Saint Laurent » (Montréal / Canada). Il dérive en littérature au son du rock entre Jack Kerouac, Luc Dietrich, Jack Alain Léger, Alain Jégou et Marie Huot. Observateur du monde dans ce qu'il a d'humain et d'inhumain, il puise ses thèmes dans la *commedia dell'arte* du quotidien et les pentes granitiques du Mont Lozère pour donner à lire et entendre des œuvres éclectiques où se côtoient prosélytisme de la différence, souvenirs-souvenirs, et énergie baroque. Derniers ouvrages parus : *Papy beat generation* (avec Alain Jégou et Lucien Suel), éditions Hors Sujet 2010, *Marche lente,* éditions Samizdat 2011, *Itinéraire de l'eau à la neige*, éditions Gros Textes 2012, *Poetry and texts* lectures, CD audio sur de la musique originale de Kérity, 2013., *Love is everywhere*, éditions Gros Textes, 2014.

Thierry Radière

Thierry Radière publie régulièrement depuis plus de six ans des poèmes et des nouvelles dans une vingtaine de revues. En 2011 et 2012, Sébastien Doubinsky édite ses deux premiers livres : un recueil de nouvelles, *Nouvelles septentrionales* et une fable sociale sur l'amitié, *Le manège* – tous deux en téléchargement gratuit – aux éditions du Zaporogue. En janvier 2013, Félicie Dubois publie son autofiction en ebook, *Le murmure des nuages* aux éditions Emoticourt. L'auteur reverse la moitié de ses droits à l'Association Vaincre la mucoviscidose.

Dernier livre paru : *Confidences et solitudes de plus en plus courtes*,

novembre 2013, éditions Jacques Flament. Ce recueil est à commander sur le site de l'éditeur *http://www.jacquesflament-editions.com*

Daphné Dolphens

Née en 1972, Daphné Dolphens a exploré le globe sous diverses latitudes avant de tenter de prendre racine à Paris. Elle entretient depuis de longues années une relation passionnelle avec l'écriture. Son terrain de prédilection : les nouvelles et textes courts, voire très courts.

Blog : *http://daphnedolphens.overblog.com/*

Ours

Rendez-vous à l'hiver 2014 pour le prochain numéro

Retrouvez toutes nos publications sur :
www.revuesqueeze.com

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Antonella F., PGR, Amélie D. Olivier G., Céline C., Renaud V.
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette et couverture : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 51 avenue Abbé Paul Parguel, 34090 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014
ISBN : 979-10-92316-06-3

Dépôt légal : Août 2014

Avec le soutien de



www.laregion-culture.fr